Le titre original de cet ouvrage est :

DIE ARMEE AUS DEM GHETTO

Traduit de l'allemand par l'Arkonide Masqué
(Février 1999)

PERRY RHODAN N°735

L'armée du ghetto

par Kurt Mahr

Le père Ironside passe à l'action.
Il est aidé par les plus pauvres des pauvres.

Nous sommes sur la Terre et la Lune au mois de décembre 3580. Les deux corps célestes tournent autour du soleil Médaillon, dans le Maelström d'étoiles où les Terraniens ont trouvé refuge depuis plus de 120 années. Les hommes vivant sur la Terre et la Lune sont sous l'emprise de l'aphilisme, qui étouffe tous les sentiments et a transformé les êtres humains en créatures dépourvues d'amour et de compassion.

Même Reginald Bull, le plus ancien compagnon de Perry Rhodan, est devenu aphilien malgré son activateur cellulaire et a commencé à opprimer les immunisés. Mais après sa spectaculaire défection des rangs aphiliens, les rapports de forces se sont considérablement modifiés.

Trevor Casalle, un aphilien extrêmement intelligent, est parvenu à se hisser du rang d'amiral de la Flotte à celui de dictateur de la Terre. La première partie de son plan à été un succès complet. Il veut maintenant atteindre à l'immortalité.

Le projet de Casalle est le suivant : il veut abattre l'Organisation Meilleur Voisinage (le groupe clandestin non aphilien de Roi Danton) et espère de cette façon s'approprier l'activateur de Reginald Bull.

Le plan du dictateur semble sur le point de réussir, mais le père Ironside s'en mêle. Et comme surgie du néant apparaît derrière lui L'ARMÉE DU GHETTO...

CHAPITRE I

Il sentait ses forces l'abandonner peu à peu.

Des ondes douloureuses fulguraient dans son corps torturé, et son imagination exacerbée créait en lui des images parmi lesquelles il ne savait plus distinguer la réalité de l'hallucination.

Sa conscience n'était plus que partiellement reliée à son corps. Il ne contrôlait plus certains de ses processus de pensées. Rassemblant ses dernières forces, il essaya de se concentrer sur les quelques points dont il était encore certain pour se libérer de l'écrasante pression de la douleur.

Son nom : Sergio Percellar.

Son âge : ...

Il avait déjà atteint le bout. Il ne connaissait plus son âge. Il ne se souvenait même plus de son lieu de naissance.

Lieu de séjour actuel : Empire-Alpha.

Cela, par contre, il le savait avec toute la clarté dont son esprit maltraité était encore capable. Lors d'une mission (où... ?) il était tombé aux mains de l'ennemi. On l'avait transporté inconscient à Terrania-City. Il y avait plusieurs jours de cela (combien... ?).

Depuis, ils essayaient de le faire parler. Il leur avait résisté des journées entières. Mais maintenant, il était à bout de forces. Il fixait une minuscule excroissance du plafond grisâtre au-dessus de lui. Les drogues qu'on lui avait injectées réduisaient son champ de vision. Il avait l'impression de regarder le monde à travers un tuyau étroit. Par moments, quand la douleur déferlait sur lui en vagues trop puissantes, le plafond devenait rouge sang.

Ils avaient dû brancher un générateur de douleur supplémentaire. Il chercha à se redresser. Il hurla... ou bien il crut avoir hurlé. Sa dernière pensée s'estompa, se perdit dans une brume rouge qui ondulait devant ses yeux.

— Arrêtez ! Oh ! mon Dieu... Je vous en prie, arrêtez !

Il devait avoir dit ou crié ces mots à haute voix, car tout d'un coup, la douleur reflua. Il y eut une seconde de répit bienfaisant, puis une voix retentit :

— Nous arrêterons dès que tu parleras !

Ils n'attendirent même pas sa réponse. Ils savaient que sa résistance n'était pas encore brisée. Avec une intensité insoutenable, la douleur recommença à fuser dans son corps. Il aurait voulu s'évanouir, mais il savait bien que c'était impossible. Car ils l'avaient tellement bourré de drogues qu'il ne pouvait plus perdre connaissance.

Là... Soudain... Une image !

La brume rouge se fendit, dévoilant une scène étrange : une jeune fille... une femme... Sylvia ! Elle était debout devant un mur gris et nu. Il la voyait très clairement, et elle aussi sembla le voir, car elle lui adressa un triste sourire. Elle était nue. Des ombres indistinctes se mouvaient sur le devant de la scène. Et soudain, une lumière crue tomba sur Sylvia.

La jeune femme poussa un cri. Sergio la vit se recroqueviller et il ressentit sa douleur comme si c'était la sienne propre. Le rayon de lumière illumina une seconde fois la scène. Sylvia poussa un cri encore plus déchirant et tomba à genoux, les bras tendus en avant comme pour implorer de l'aide.

— Sylvia !

Quelque part dans son cerveau, il crut ressentir comme une explosion. Il ne pouvait plus supporter la douleur : ni celle de Sylvia, ni la sienne.

— Je vais parler ! cria-t-il. Je vais parler... !

♦

Porta Pato avait été l'une des plus puissantes bases lémuriennes. Selon toute vraisemblance, elle avait été inaugurée peu avant la fin de la guerre meurtrière entre les Halutiens et les Lémuriens, et avait dû rester en service jusqu'au jour où le grand continent lémurien s'était lézardé et avait sombré dans un cataclysme.

Cinquante mille ans plus tard, les derniers immunisés de la Terre occupaient de nouveau la base abandonnée. Reginald Bull et ses quelques milliers d'hommes résidaient dans les profondeurs du Pacifique. Les immunisés qui s'étaient regroupés au sein de l'Organisation Meilleur Voisinage étaient loin d'occuper la totalité de la base. Cette dernière était notablement trop vaste pour un groupe aussi restreint. Mais au grand dam de Reginald Bull, la surface visitée grandissait chaque jour de quelques kilomètres carrés, car des hommes et des femmes poussés par la curiosité ne pouvaient s'empêcher de s'aventurer dans des passages inexplorés et découvraient constamment de nouvelles salles.

L'OMV occupait plusieurs étages situés à l'écart du centre de l'ancienne base. Dans son cœur proprement dit, les Lémuriens avaient entassé toutes sortes d'armements : depuis des canons spatiaux de gros calibres jusqu'à des armes individuelles. Les quartiers des hommes, le centre de calcul et l'hôpital se situaient à quelques centaines de mètres plus au nord.

La clinique était équipée selon les normes de la médecine des Lémuriens, avec laquelle les membres de l'OMV étaient peu familiarisés, au contraire de leur technologie. Mais les médecins immunisés avaient su adapter le petit dispensaire à leurs besoins.

Pour le moment, celui-ci n'accueillait qu'un seul patient, un homme jeune et fluet au teint olivâtre et à la chevelure noire et luisante plaquée en arrière. Il était allongé sur une couchette, et seuls les grands yeux tristes avec lesquels il regardait le docteur debout devant lui pouvaient laisser penser qu'il fût malade.

Le médecin venait de lui repasser un enregistrement grâce au petit appareil posé sur une table auprès du lit.

— Tu t'en souviens, Ranjit ? demanda-t-il lorsque la bande eut fini de défiler.

Le petit homme au regard triste hocha gravement la tête.

— Je m'en souviens, docteur, répondit-il. C'est comme si tous ces trucs m'avaient été fourrés dans le crâne à un moment ou à un autre.

— C'est bien le cas, Ranjit, confirma le médecin.

Ranjit Singh, le patient, reposa la tête en soupirant sur son oreiller.

— Je suis terriblement fatigué, docteur, dit-il d'une voix mate. Je crois que cette histoire m'a encore plus épuisé que je ne le pensais.

Le médecin ricana ironiquement. Il alla vers le lit et saisit Ranjit par l'avant-bras. Il se mit à le tordre et à le secouer. Ranjit poussa un hurlement à fendre l'âme et fit un bond sur place. Il lança un regard épouvanté au médecin.

— Tu n'es pas épuisé, ni même fatigué, dit en riant le médecin à son patient. Tu es seulement incroyablement paresseux. Je te déclare totalement rétabli. Et si tu n'as pas repris ton travail demain matin, tu pourras aller au Diable !

♦

Le médecin, qui était âgé de quatre-vingt-dix ans et était donc né à l'ère de l'aphilisme, sortit de l'infirmerie et monta trois étages par le puits antigrav pour gagner la section des laboratoires de calcul. Depuis quelque temps, son ami le sémanticien passait ses jours et ses nuits dans l'une de ces salles, qui étaient équipées de terminaux et de tous les moyens techniques imaginables. Sulliman Cranoch, un homme mince de taille moyenne, à l'âge indéfinissable et vêtu à la va comme je te pousse, était sur la piste d'un mystère. Ceux qui ne le connaissaient que superficiellement ne s'en préoccupaient pas : Sulliman Cranoch passait pour un excentrique.

Seul son ami médecin, un homme un peu plus grand et enveloppé que Sulliman, que ses cheveux blonds et ses yeux bleus auraient pu faire passer pour un Scandinave, mais qui était cependant d'origine sud-américaine et répondait au nom chantant d'Oliveiro Santarem, savait que cette fois un processus mystérieux était à l'œuvre. Santarem avait finalement pu reconditionner le comportement du patient qui était rentré de sa dernière mission avec des souvenirs transformés. Un par un, il avait extirpé les pseudo-souvenirs de son esprit avant de lui redonner la mémoire que devait posséder un être humain normal.

Santarem savait aussi de bonne source que les données fourrées dans le cerveau de Ranjit Singh émanaient d'un champ hypnotique pernicieux, que le gouvernement aphilien avait testé pour vérifier s'il ne serait pas possible de remplacer les souvenirs naturels des individus adultes par une pseudo-mémoire conforme à la doctrine aphilienne. En état d'hypnose profonde, Ranjit Singh avait récité tout ce qu'il savait, et Oliveiro Santarem avait tout noté mot pour mot.

Alors qu'il était en train de repasser l'enregistrement dans son appartement privé, Sulliman Cranoch était passé le voir. Il avait entendu la voix ensommeillée de Ranjit Singh et avait été immédiatement comme électrisé. Il s'était fait faire une copie de l'enregistrement et depuis lors, il restait assis nuit et jour devant l'ordinateur à travailler sur cette énigme. Il ne voulait même pas dire à Santarem de quoi il s'agissait.

Le médecin poussa la porte du petit centre informatique que Cranoch avait accaparé. Comme à son habitude, son ami était assis dans la pénombre et fixait une série de symboles défilant sur l'écran placé devant ses yeux. Santarem resta un moment à attendre que Cranoch remarquât sa présence. À la fin, voyant qu'il ne réagissait pas, il prit la parole.

— Ranjit a retrouvé la mémoire !

Cranoch fit un bond dans son siège.

— Hein... ? Quoi... ? Comment... ?

En reconnaissant son ami, il lui adressa un bref sourire tout en se passant la main sur le front.

— Ah ! c'est toi ! dit-il avec soulagement. Excuse-moi, j'étais très absorbé.

— C'est ce que j'ai vu, ironisa Santarem. Je disais donc : Ranjit se souvient de tout. Ce champ avait bel et bien influencé sa mémoire. C'est bien ce que tu voulais savoir, n'est-ce pas ?

— Exactement, confirma Sulliman Cranoch. Tu sais, il aurait été parfaitement possible que tout ce qu'il a dit sur ta bande ne provienne pas réellement de sa mémoire, mais lui ait été transmis de l'extérieur par un quelconque moyen télépathique pendant qu'il était sous hypnose.

Santarem prit une mine incrédule.

— C'est plutôt tiré par les cheveux, tu ne trouves pas ?

Sulliman Cranoch secoua la tête. Il avait l'habitude, même dans les occasions les moins appropriées, de secouer énergiquement la tête comme le font les petits enfants ou encore les malades mentaux. Il devait sa réputation d'original entre autres à cette particularité.

— Pas autant que tu le penses, se défendit-il. L'arrangement des mots est le même, bien que celui des phrases se différencie nettement dans l'un et l'autre cas.

— L'arrangement des mots ou des phrases... protesta Santarem. Je ne comprends rien à ces choses. À quoi veux-tu en venir ?

— Nous sommes déjà en possession d'un document confectionné de la même façon que les informations que ton patient a enregistrées sur cette bande, expliqua Cranoch. Comprends-tu ? Il a la même structure sémantique. Et comme cette structure est très particulière, je ne tiens plus en place depuis que j'ai entendu cet enregistrement.

— Et tu as élucidé cette structure ? interrogea Santarem avec curiosité.

— Non, répondit Sulliman Cranoch avec sa franchise coutumière. Je suis seulement certain qu'il y a un mystère là-dessous.

Oliveiro Santarem poussa un soupir de résignation.

— J'espère que tu m'expliqueras un jour de quoi tu parles. Pour l'instant, j'aimerais seulement savoir quel est ce document auquel tu as fait allusion.

— Le *Livre*, répondit sèchement Sulliman Cranoch.

♦

À des milliers de kilomètres de là, dans une vaste salle presque vide d'Empire-Alpha, deux hommes observaient un entrelacs de lignes et de surfaces lumineuses affiché sur un grand écran.

Trevor Casalle, maître absolu de la Terre et Lumière de la Raison, était un homme solide de haute taille et d'allure sportive, presque athlétique. Ses cheveux noirs étaient coupés courts, ainsi que le préconisaient les enseignements de la Raison, et ses yeux brillaient d'une lueur vive et intraitable, comme les optiques des robots. Son aide de camp, Heylin Kratt, le dépassait de quelques centimètres par la taille, mais était cependant plus élancé. Il ressemblait à un ascète. Sa pomme d'Adam était remarquablement proéminente dans sa gorge longue et fine.

— Ceci représente la totalité de l'installation ? demanda Casalle sans quitter l'écran des yeux.

— Oui, amiral... Du moins, à la connaissance du prisonnier.

— Où se cachent les émotiopathes ?

C'était le terme dont se servaient les aphiliens pour désigner les immunisés. Heylin Kratt se saisit d'un petit appareil à l'aide duquel il afficha une flèche lumineuse rouge à la surface de l'écran. La flèche se déplaça vers un point situé juste à la périphérie des lignes et des surfaces.

— Ici, amiral. Ils occupent quatre étages au total.

— Et l'arsenal lémurien ?

La flèche fila jusqu'au centre de l'écran.

— Il y a bien vingt-huit accès ?

— Pour autant que le prisonnier le sache, amiral. Nous devrons procéder à d'autres investigations si nous voulons attaquer la base avec quelques chances de succès.

Habituellement, Heylin Kratt ne se permettait pas d'avancer ce genre de suggestion en présence du dictateur. Et à peine l'avait-il fait qu'il essuya un revers.

— Non, Heylin, nous n'allons pas chercher plus loin, annonça Trevor Casalle.

— Vous vous proposez d'attaquer par les accès connus, amiral ?

— Exactement, Heylin.

— Les émotiopathes disposent de tout l'arsenal lémurien, amiral, fit remarquer Heylin Kratt. Il faut s'attendre à les voir se défendre avec tous les moyens à leur disposition. Il est envisageable que la mise en service de cet armement puisse ébranler la planète jusque dans ses fondements.

— Tout cela est parfaitement exact, reconnut le dictateur. Mais Reginald Bull est persuadé que nous ne sommes pas encore en mesure de le déloger. Pour lui, nous ne connaissons pas le contenu de son arsenal. Supposons que nous ayons par hasard, ou à la suite de recherches intensives, découvert quelques accès. Si nous décidons d'attaquer les émotiopathes, ils vont nous résister... et c'est alors seulement que nous apprendrons de quelles armes ils disposent.

Heylin Kratt était intelligent. Il n'avait pas de mal à suivre le cours des pensées de son supérieur, même s'il ne voyait pas pour l'instant où tout cela les conduisait. Le prisonnier, Sergio Percellar, était tombé aux mains des aphiliens lors d'une mission en Asie centrale. Ses camarades de l'OMV pensaient qu'il avait trouvé la mort. L'OMV ne pouvait pas se douter qu'en cet instant, l'ennemi connaissait aussi bien la base sous-marine que s'il l'avait fait explorer par des espions.

— Notre progression sera par conséquent bloquée, poursuivit Trevor Casalle. Ce sera une situation de pat. Nous ne pourrons pas aller plus loin et les émotiopathes seront enfermés. Il faudra négocier. Et c'est à ce moment précis que nous attaquerons.

Heylin Kratt garda le silence. Il ne posa pas de questions. Il savait que Casalle allait lui expliquer spontanément ce qu'il avait en tête.

— Donnez-moi le pointeur, Heylin, ordonna le dictateur.

Kratt lui tendit la petite lampe. La flèche rouge flotta pendant une seconde au-dessus de la formation de lignes et de surfaces, puis elle se posa sur une ligne horizontale longeant la limite supérieure du plan.

— Voici un passage, dit Trevor Casalle. À quelle profondeur sous la mer se trouve-t-il ?

Heylin Kratt fit une estimation en se basant sur l'échelle du plan.

— Environ deux cents mètres, amiral...

Au même instant, l'illumination lui vint. Il venait de comprendre le plan de Trevor Casalle. Il inclina brièvement la tête.

— Qu'allons-nous faire du prisonnier, amiral ? interrogea Kratt. Il a dit tout ce qu'il savait, et il est devenu inutile. Faut-il procéder de la manière habituelle... ?

— Non, pas de la manière habituelle, Heylin, l'interrompit le dictateur. Est-il fatigué ?

— Beaucoup, amiral.

— Faites-le transporter dans un hôpital du secteur périphérique. Il faut le remettre sur pied. Il nous servira peut-être encore à quelque chose.

Heylin Kratt avait reçu ses instructions et s'apprêtait à prendre le chemin de la sortie. Mais contrairement à ses habitudes, Trevor Casalle le rappela avant qu'il n'atteignît la porte.

— Amiral... ? demanda Kratt en effectuant un demi-tour réglementaire.

— Vous superviserez les préparatifs, ordonna le dictateur. Mettez les troupes en alerte. Nous attaquerons demain à midi, temps universel.

CHAPITRE II

Ranjit Singh était effectivement un paresseux. Oliveiro Santarem l'avait bien jugé de ce point de vue. Il aimait se tenir à l'écart de tout effort et de tout danger. S'il avait été choisi pour cette mission à Parkutta, au cours de laquelle sa mémoire avait été modifiée, c'était avant tout parce qu'il était originaire du Pendjab et qu'il maîtrisait la langue locale dont se servaient encore les autochtones de cette vallée isolée.

Par-dessus le marché, Ranjit Singh était un malin. Et il n'hésitait pas à se servir de son astuce pour tenter de se soustraire à son devoir. Ce matin-là, par exemple, il aurait dû se trouver à son poste de travail conformément au diagnostic du médecin. Mais il décida d'aller faire une promenade et de déambuler dans le labyrinthe des couloirs en partie inexplorés de l'ancienne base lémurienne.

Il se mit en route une heure avant le début de son temps de travail. Il partageait ses quartiers avec deux autres hommes, affectés au même groupe que lui. L'un d'entre eux se réveilla alors que Ranjit se préparait, et se plaignit du bruit qu'il faisait.

— Rendors-toi ! lui conseilla Ranjit. Je vais seulement faire une petite balade. Je serai rentré à l'heure.

Puis, il sortit. À cette heure matinale, tout était encore silencieux dans le secteur résidentiel. L'éclairage fourni par les lampes solaires était tamisé. Elles ne s'allumaient à pleine puissance qu'à partir de huit heures, en temps local. Ranjit Singh prit la direction du puits antigrav central. À proximité du puits, il rencontra les premiers hommes revenant des quarts de nuit. Il reconnut parmi eux Leven Strout, l'homme qui avait joué un rôle décisif dans l'opération « Parkutta ». Leven Strout avait pris la place de Sergio Percellar lorsque celui-ci était tombé au combat. Il dirigeait la centrale des communications.

— Eh ! où vas-tu à cette heure ? demanda Strout à l'Indien.

Ranjit Singh fit un geste vague.

— Je fais une petite promenade, répondit-il. Je suis resté deux semaines au tapis. C'est plus qu'un homme normal ne peut supporter.

Leven Strout rit d'un air entendu et poursuivit son chemin. Ranjit Singh se glissa dans le puits. Il scruta attentivement la partie desservant les niveaux inférieurs et ne s'élança vers le haut que lorsqu'il fut certain que personne ne pouvait le voir. Tout le monde savait qu'au-dessus des quatre niveaux occupés par l'OMV, il y avait encore une douzaine d'étages. Le puits antigrav montait jusqu'au niveau le plus élevé. À chaque étage, on n'avait fait jusqu'à présent qu'explorer les environs immédiats du puits, pour constater qu'il s'y trouvait seulement des salles et des couloirs vides. Par la suite, l'intérêt

pour ces investigations avait diminué. Ranjit savait que depuis des mois, plus personne n'était monté ici et que nul ne s'était aventuré à plus de deux ou trois cents mètres de distance du puits. C'était l'endroit idéal pour musarder.

Ranjit se laissa porter jusqu'en haut du puits, où il sortit. Ici aussi, des lampes solaires étaient allumées. Toutefois, elles n'étaient pas disposées de façon aussi dense que dans les étages habités.

Une place circulaire s'étendait autour du puits, à partir de laquelle plusieurs couloirs rayonnaient pour desservir le niveau supérieur. Ranjit en choisit un au hasard et s'y engagea. Il passa devant des portes métalliques. De temps en temps, poussé par la curiosité, il en ouvrait une.

En procédant ainsi, il s'éloigna de plus en plus du puits central sans vraiment remarquer qu'il était déjà allé beaucoup plus loin que n'importe lequel des habitants actuels de la base. Le couloir était affecté d'une courbure à peine perceptible vers la gauche. Lorsque Ranjit se retourna, il s'aperçut qu'il ne pouvait plus voir l'accès du puits. Mais cela ne l'inquiéta pas outre mesure car jusqu'à présent, il n'avait pas dévié de son chemin.

Sa belle assurance s'effrita cependant d'un seul coup lorsqu'il se laissa entraîner à passer l'une des portes qu'il avait ouvertes par curiosité. En regardant par l'ouverture, il n'avait pas découvert une pièce rectangulaire comme toutes les autres, mais une salle circulaire dont le plafond s'arrondissait pour former une haute coupole. Cette salle était d'une taille impressionnante, mais aussi vide que toutes les autres. Plus haut, Ranjit distingua une sorte de passerelle qui longeait la paroi de la coupole. Il voulut savoir comment on pouvait y accéder. Il franchit donc le seuil de la porte ouverte.

À peine avait-il fait quelques pas dans la pièce que la porte se referma derrière lui. Sur le coup, Ranjit s'effraya. Mais il se dit ensuite que celle-ci se laisserait ouvrir aussi aisément de l'intérieur que de l'extérieur. Pour vérifier son hypothèse, il retourna vers la porte.

Mais le lourd battant de métal ne bougea pas. D'abord, Ranjit resta comme paralysé sous l'effet de la peur. Puis, il se mit à crier et à tambouriner des deux poings contre le métal froid. Mais la porte ne bougea pas. La panique s'empara de Ranjit Singh. Il se laissa tomber sur le sol et se mit à geindre. Au bout d'un certain temps, il prit conscience qu'il mourrait ici, atrocement torturé par la faim et la soif, s'il ne cherchait pas une autre issue.

Il regarda tout autour de lui : plus loin, du côté opposé de la coupole, il y avait une seconde porte. Il se remit debout. La salle était si vaste qu'il lui fallut plusieurs minutes pour la traverser. Il poussa un cri d'enthousiasme en voyant la seconde porte s'ouvrir d'elle-même devant lui. Il s'engouffra à longues enjambées dans l'embrasure et se retrouva sur une large rampe montante assez raide, qui décrivait un demi-cercle vers la droite. Au bout de ce demi-cercle, Ranjit estima qu'elle devait surplomber d'au moins quatre-vingts mètres le sol de la salle et se trouver à une distance à peu près égale du sommet de la coupole. La rampe aboutissait à l'un des côtés d'une plate-forme en forme de triangle équilatéral. Nul n'aurait pu dire où conduisaient les deux larges passages qui se raccordaient aux deux autres côtés.

Ranjit Singh, debout au pied de la rampe, réfléchissait à ce qu'il allait faire. Il avait voulu aller plus loin que tout le monde et il s'était perdu. Il était en train de réfléchir

pour savoir lequel des deux passages il allait explorer en premier, quand il perçut soudain des grincements.

Il ne sut pas d'abord d'où venait le bruit. Mais lorsqu'un pan de mur s'abattit non loin de lui sur le sol lisse de la salle, soulevant au passage un nuage de débris poussiéreux, il leva les yeux dans cette direction.

Ce qu'il vit alors lui glaça le sang dans les veines.

♦

Après l'échec de l'opération de Parkutta, Reginald Bull s'était plongé pendant plusieurs jours dans son travail, offrant à ceux qui ne le connaissaient pas très bien l'impression d'un homme qui faisait un effort permanent pour oublier ses soucis.

En réalité, Reginald Bull avait entrepris une tâche importante. Depuis l'échec de l'opération de Parkutta, il était plus convaincu que jamais que Porta Pato cesserait bientôt de jouer son rôle de refuge pour l'OMV. L'ennemi devait se douter depuis longtemps que seule une base lémurienne sous-marine inconnue pouvait avoir donné aux " émotiopathes " la possibilité de disparaître du paysage sans laisser de traces. Les espions qui effectuaient de temps en temps des reconnaissances à la surface avaient signalé d'intenses activités de recherches terrestres, maritimes et aériennes. Tôt ou tard, le zèle des aphiliens finirait par être récompensé. Ils trouveraient bien l'une des entrées secrètes de la base et passeraient à l'attaque.

Reginald Bull se préparait à cette éventualité depuis son retour de Parkutta. Le plan d'évacuation était prêt. Pas un seul immunisé ne devait tomber aux mains de l'ennemi.

Durant de longues heures, Reginald Bull avait caressé l'idée d'utiliser l'arsenal lémurien contre les aphiliens. L'armement recelé par Porta Pato aurait suffi à changer une dizaine de planètes de la taille de la Terre en nuages de gaz incandescents. En mettant ce plan en œuvre, il pouvait aussi compter sur la peur instinctive de la mort qui caractérisait les individus gouvernés par l'aphilisme. Mais en définitive, Bull avait écarté cette idée. La mise en service d'armes capables de détruire des planètes entières portait en elle-même le risque d'en arriver effectivement à ce résultat. Le vieux compagnon d'armes de Perry Rhodan jugeait le risque trop élevé.

La nuit précédente, après la mise au point des derniers détails du plan d'évacuation, il s'était accordé pour la première fois depuis longtemps une bonne nuit de sommeil, au lieu d'ingurgiter des stimulants pour se maintenir éveillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le lendemain matin, il s'offrit même le luxe d'un plantureux petit déjeuner qu'il agrémenta d'une conversation avec son garde du corps personnel, le robot Breslauer.

Soudain, Breslauer s'interrompit au beau milieu d'une phrase pour annoncer :

— Quelqu'un vient !

— Qui ? voulut savoir Bull.

— Je ne suis pas devin, protesta Breslauer. Il y a trois personnes en tout cas.

— Fais-les entrer, lui proposa Bull.

Ces visiteurs matinaux s'avérèrent être Santarem, le médecin, son ami Sulliman Cranoch et Sylvia Demmister. Les traits de Sylvia étaient encore marqués par le chagrin consécutif à la perte de son compagnon Sergio Percellar.

Oliveiro Santarem en vint directement au fait.

— Au cours du traitement de mon patient Ranjit Singh, qui avait subi une transformation de mémoire à Parkutta, j'ai effectué un enregistrement de son contenu cérébral.

Sully ici présent a analysé cet enregistrement, et a fait au passage une découverte époustouflante. Nous avons par ailleurs passé l'enregistrement à Sylvia, qui est une experte dans ce domaine. Sylvia confirme les conclusions de Sully. En substance, nous croyons savoir que les pseudo-souvenirs qui ont été imposés aux gens de la région de Parkutta sont du même auteur que le *Livre*.

Au cours de sa longue vie, Reginald Bull avait appris à dissimuler son étonnement. Le *Livre* était ce document mystérieux qu'une source inconnue avait répandu parmi les Hommes après l'avènement de l'aphilisme, et qui racontait l'ancienne histoire de l'humanité jusqu'à la chute de Perry Rhodan. Le texte était rédigé avec un rythme qui exerçait un intense effet parapsychologique sur le lecteur et le libérait pour quelques heures de l'emprise de l'aphilisme, s'il y était soumis. Pour le gouvernement aphilien de Terrania-City, le *Livre* avait représenté une sérieuse menace. Il avait mis en œuvre tous les moyens pour freiner sa diffusion. Les gens avaient ainsi été amenés à ne plus transporter sur eux le texte imprimé du *Livre*, mais à en apprendre par cœur autant de chapitres que possible. Sergio Percellar et Sylvia Demmister par exemple, connaissaient à eux deux la totalité du *Livre*, qui était sans doute un document rédigé pour lutter contre le régime aphilien. Au contraire, les pseudo-souvenirs imposés aux habitants lors de l'expérience de Parkutta, et destinés à terme à remplacer la mémoire naturelle de tous les Terraniens, étaient un instrument pro-aphilien. Pouvait-on imaginer dans ces conditions que les deux, le *Livre* et les faux souvenirs, fussent l'œuvre du même auteur ?

Reginald Bull n'hésita pas à exprimer immédiatement cette objection.

— Nous nous sommes aussi creusé la tête à ce sujet, maréchal, répondit Sylvia. Nous n'avons pas trouvé d'explication, mais le soupçon demeure néanmoins.

— C'est bien plus qu'un soupçon, intervint Sulliman Cranoch. Je suis sémanticien et je connais ce domaine. L'agencement des mots et le rythme parapsychique coïncident dans les deux cas. On ne peut pas échapper à la conclusion que ces deux créations émanent du même auteur.

Le destin fit en sorte que ce sujet ne pût être discuté plus avant. Cette énigme ne trouverait sa solution que beaucoup plus tard. Alors que Reginald Bull était encore en train de soupeser l'affirmation exprimée avec tant de conviction par Sulliman Cranoch, la sonnerie métallique du système d'alarme lémurien résonna à l'extérieur.

Surpris, Bull releva la tête. Au même instant, Breslauer fit irruption dans la pièce qu'il avait quittée à l'arrivée des visiteurs.

— Alerte ! dit-il. Les troupes aphiliennes nous attaquent en douze endroits différents !

♦

Heylin Kratt en personne commandait la section d'assaut qui devait prendre l'ennemi à revers pendant que les négociations auraient lieu à l'avant entre les attaquants et les défenseurs. Comme tout aphilien, Kratt ressentait à l'approche du danger une peur instinctive de la mort, et éprouvait l'envie d'aller se terrer dans un coin en attendant que tout risque pour sa vie fût écarté. Mais d'un autre côté, sa raison comprenait la nécessité de cette opération. Il était encore capable d'étouffer son angoisse naturelle sous les impératifs de sa fonction.

Le plan de Trevor Casalle, que la section d'assaut d'Heylin Kratt se proposait de réaliser, était assez simple. Pendant que des escadres d'aéronefs, de véhicules de surface et

de sous-marins faisaient semblant de chercher les accès secrets d'une base lémurienne sous-marine encore inconnue, et retenaient l'attention de l'ennemi, la section d'assaut se positionna à bord de trois grandes unités sous-marines au nord de l'île de Clipperton dans le Pacifique Est. Les véhicules jetèrent l'ancre à environ deux mille brasses de profondeur. Leurs lieux de mouillage formaient les sommets d'un triangle d'environ deux cents mètres de côté.

Peu après, de puissants générateurs d'écran furent mis en service à bord des trois sous-marins. Les flots ténébreux du fond de la mer furent ainsi repoussés. Un champ d'énergie hémisphérique s'éleva au-dessus de la zone d'ancrage des trois grands transports, et fut rempli d'une atmosphère respirable au fur et à mesure de sa croissance. Lorsque la coupole énergétique atteignit une hauteur de cent cinquante mètre pour un diamètre de trois cents, les générateurs furent commutés sur mi-puissance, ce qui suffisait à stabiliser l'écran sous sa forme actuelle.

Un flot de robots et d'appareils se déversa alors du ventre des vaisseaux sur le fond de l'océan. Les contours d'un puits circulaire de dix-huit mètres de diamètre furent jalonnés. Ensuite, un puissant désintégrateur entra en action, qui se chargea de creuser le puits dans la roche constituant le fond de la mer.

La mise en service du canon créa des nuages de vapeur tourbillonnants, qui furent évacué par un mécanisme de pompage et éjecté dans les ténèbres de l'océan *via* des sas structurels situés à la périphérie du champ énergétique. De cette manière, l'intérieur du champ d'énergie restait libre de tout gaz délétère, et les hommes pouvaient s'y déplacer sans avoir recours à des appareils respiratoires.

L'énorme désintégrateur travailla avec une rapidité inouïe. En moins de trente minutes, le puits avait atteint une profondeur de deux cents mètres. Une sonde descendue dans le puits apprit qu'il ne restait plus que quelques mètres de roche entre le fond du puits et une pièce triangulaire située au niveau supérieur de la base sous-marine lémurienne. Le désintégrateur donna alors au puits sa forme définitive. Ensuite, le canon fut écarté et enlevé de son emplacement sur une plate-forme antigrav, qui remplissait l'intérieur du puits de son champ de pesanteur artificiel. Portée par ce champ, une compagnie de robots de combats descendit en planant jusqu'au fond du puits. Au moyen de leurs désintégrateurs intégrés, les machines s'attaquèrent aux dernières couches rocheuses. Vingt minutes plus tard, Heylin Kratt était informé qu'on était sur le point de pénétrer dans la base.

Pour Kratt, c'était le signal de l'attaque. Sans compter les robots, ses troupes se composaient de quatre cents hommes au total. Ils étaient équipés d'excellents moyens de communication miniaturisés, de façon à ce que Kratt n'eût pas besoin de rester constamment à la tête de ses troupes pour conserver une vue d'ensemble de la situation. Il ne fut donc pas le premier à s'engager dans le puits.

En bas, les robots avaient entre-temps percé par le fond du puits le plafond d'une salle périphérique de la base lémurienne. Le robot envoyé en éclaireur portait sur sa carapace métallique des récepteurs couplés avec le générateur antigrav, si bien que le champ de pesanteur artificiel s'étendait au fur et à mesure de sa progression. Porté par ce champ artificiel, il se laissa glisser le premier dans la salle.

Quand Heylin Kratt arriva sur place au milieu de ses troupes, la tête de pont avait déjà été sécurisée par des gardes robotisés. On amena à Kratt un petit homme noiraud

qui avait été capturé au beau milieu de la salle. Il tremblait de peur. Heylin Kratt considéra d'abord ce fait comme un indice d'une présence plus forte que prévue de membres de l'OMV dans les parages. Quelques robots furent envoyés en reconnaissance. Ils revinrent plus tard pour annoncer que cette partie de la base était totalement vide et abandonnée.

Heylin Kratt posa plusieurs questions au prisonnier. Mais celui-ci était tellement affolé qu'il ne put fournir de réponses cohérentes. Kratt le fit placer sous bonne garde et ordonna de le maintenir en permanence auprès de lui.

Ensuite, il donna le signe de la marche en avant. Entre-temps, il avait appris par son microcom que la manœuvre de diversion des autres troupes (qui avaient pénétré dans la base par douze de ses vingt-huit accès) avait fonctionné selon le plan prévu. L'ennemi ne s'attendait certainement pas à être attaqué également sur un treizième front.

Heylin Kratt connaissait la direction à prendre, même s'il ne savait pas encore pour l'instant quels passages emprunter pour parvenir au plus vite à son but : l'arsenal des Lémuriens.

♦

Paralysé par la peur, Ranjit Singh vit le robot à la carapace métallique étincelante se glisser par le trou du plafond et venir se poser en douceur sur le sol de la salle. D'autres machines arrivèrent derrière lui, et la salle finit par en être pleine. Alors, les robots furent suivis par des hommes.

Ranjit n'avait pas encore compris ce qui lui arrivait qu'il était déjà encerclé par une section mixte de soldats et de robots. Les canons d'armes innombrables étaient pointés sur lui. À cet instant, Ranjit Singh fut bien près de s'évanouir sous l'effet de sa peur panique.

On l'amena ensuite vers un grand homme maigre, qui le fixa de son regard glacé et lui posa des questions que Ranjit Singh, dans sa confusion, ne comprit pas. On lui lia les mains dans le dos et on le plaça sous la surveillance de deux gardes. Lorsque les troupes se mirent en mouvement, on le força à rester constamment auprès de l'homme maigre qui semblait être le chef. Ils s'engagèrent dans l'un des passages qui partaient de la plate-forme triangulaire. Ranjit ne fut pas capable d'accorder la moindre attention à la route suivie par les assaillants. Il était bien trop occupé par sa propre situation.

Quand il remarqua qu'on le laissait relativement tranquille, sa peur se dissipa partiellement. Il commença à comprendre ce qui se passait. Ces hommes faisaient partie de l'armée du gouvernement aphilien. Ils étaient ici pour attaquer l'OMV. Et lui, Ranjit Singh, était le seul au courant de cette menace. Les intrus s'étaient introduits si silencieusement à travers le plafond de la salle qu'on n'avait certainement rien entendu quatorze ou quinze étages plus bas.

En prenant conscience que le destin de l'OMV dépendait désormais exclusivement de lui, Ranjit Singh eut l'impression d'une douche froide. Il détestait les situations dans lesquelles il avait à prendre une décision. Mais maintenant, il ne pouvait plus se dérober. La possibilité pour l'OMV de se défendre contre cette agression sournoise ne reposait plus que sur lui.

Une fois qu'il eut accepté la nécessité d'agir, Ranjit Singh fit passer instantanément cette exigence avant ses intérêts personnels : il prit la résolution de mettre à profit la première occasion pour prévenir ses camarades, et cela au mépris de sa propre sécurité.

CHAPITRE III

Reginald Bull réagit avec le sang-froid d'un tacticien consommé à l'effarante nouvelle rapportée par Breslauer. Il se mit en liaison par microcom avec Leven Strout, lequel avait reçu pour mission de défendre le cœur de Porta Pato avec ses hommes dans le cadre du plan d'urgence. Strout avait passé toute la nuit à travailler, et l'appel de Bull l'atteignit alors qu'il se rendait à son poste de combat.

— *Nous les retiendrons, maréchal !* promit-il avec conviction. *Nous vous donnerons le temps nécessaire pour exécuter le plan d'évacuation.*

Santarem, Cranoch et Sylvia avaient quitté le bureau de Bull alors que le signal d'alarme résonnait encore. En cas d'attaque, chacun devait gagner sur-le-champ le poste de combat qui lui avait été assigné. À partir de la centrale de communication, à présent dirigée par un collaborateur de Leven Strout, on envoya vers la planète Ovaron le train d'impulsions destiné à mettre en service le récepteur du grand transmetteur installé là-bas.

Reginald Bull se rendit d'abord à la salle des transmetteurs, dans laquelle trois grands appareils tirés des stocks lémuriens avaient été disposés. Deux des énormes émetteurs avaient déjà été mis en marche. Au-dessus des dalles rectangulaires du sol balisées par un revêtement blanc s'arrondissaient les arceaux d'énergie multicolores des champs de transfert.

Par plusieurs accès de la salle, des robots de manutention lémuriens apportaient de lourds conteneurs et les entassaient à proximité immédiate des deux ogives des transmetteurs. Deux autres accès restaient libres. C'était par-là qu'arriveraient les hommes, femmes et enfants de l'OMV dès que l'ordre d'évacuation aurait été donné. Ils emprunteraient le second transmetteur qui les amènerait sur la planète Ovaron. La mise en service d'un autre transmetteur découlait du raisonnement suivant : les transmetteurs, aussi bien en mode réception qu'en mode émission, rayonnaient de puissants échos énergétiques qui pouvaient être enregistrés et localisés sans difficulté grâce à des appareils appropriés. Le secret de Reginald Bull, à savoir l'exode de la majorité des membres de l'OMV sur la planète Ovaron, n'en serait pas resté un bien longtemps dans ces conditions. On pouvait en effet s'attendre à ce que Trevor Casalle mît son escadre sur le pied de guerre pour voler jusqu'à la planète Ovaron et rattraper là-bas ceux qui lui auraient échappé sur Terre.

En raison de son grand éloignement, les impulsions du récepteur de la planète Ovaron étaient bien plus difficiles à repérer depuis la Terre que celles provenant de l'émetteur installé dans la base de Porta Pato. Si l'on mettait en service un second récepteur,

beaucoup moins éloigné de la Terre que celui de la planète Ovaron, alors les impulsions émises par ce dernier seraient écrasées et deviendraient pratiquement indétectables.

Pour cette raison, on avait branché deux transmetteurs à Porta Pato. L'un était focalisé sur la planète Ovaron. L'évacuation proprement dite s'effectuerait grâce à lui. Le second était pointé vers Château-Goshmos. Les scientifiques de l'OMV avaient réussi, à la suite de délicates recherches reposant sur l'utilisation de systèmes de télécommande, à réactiver ce transmetteur installé sur Château-Goshmos et qui avait jadis fait partie de l'arsenal technique de Zeus, la reine déchue des Ploohns. Château-Goshmos était une planète-sœur de la Terre, plus proche de Médaillon. Le monde des Mucierins (appelés aussi pyroptères) était à cette période de l'année éloigné d'à peine plus d'une unité astronomique de la Terre, soit cinq cents secondes-lumière. Le récepteur d'un transmetteur en activité là-bas enverrait des impulsions des milliers de fois plus puissantes que celui de la planète Ovaron.

Comme l'intensité des échos émis dépendait de la masse des objets transférés, le plan de Reginald Bull prévoyait de ne pas faire tourner à vide le transmetteur dirigé vers Château-Goshmos. Les conteneurs transportés par les robots lémuriens étaient destinés à cette planète. Et tandis que le premier transmetteur emmènerait les membres de l'OMV en sécurité sur la planète Ovaron, un flot ininterrompu de marchandises hétéroclites s'engouffrerait dans le second appareil à destination de Château-Goshmos. En observant les impulsions émises, les spécialistes de la détection seraient obligés de conclure que l'OMV avait émigré sur la planète intérieure du système de Médaillon.

Le plan d'évacuation de Reginald Bull concernait plus de quatre-vingt-dix pour cent des effectifs de l'OMV. Le reste, c'est-à-dire à peine deux cents hommes, devrait demeurer sur Terre. Pendant que les attaquants seraient arrêtés et que l'évacuation battrait son plein, ces hommes devraient remonter à la surface par des moyens discrets avant de gagner différentes cachettes aménagées un peu partout sur la Terre. Avec ce noyau d'hommes, dont faisaient partie les immunisés les mieux rompus au combat, Reginald Bull voulait rester sur la planète-mère de l'humanité et suivre la destinée des Hommes jusqu'au moment où la Terre tomberait dans l'entonnoir hyperénergétique du Gouffre.

Car nul ne doutait sérieusement parmi les immunisés que cette chute aurait bel et bien lieu, bien que le gouvernement aphilien mobilisât toutes ses forces pour détourner le système de Médaillon de sa trajectoire fatale.

Reginald Bull avait parfaitement conscience des risques de la voie qu'il avait choisie. Après l'évacuation de la majorité des immunisés, lui et son groupe se retrouveraient dans une position très inconfortable.

♦

Pendant ce temps, Leven Strout avait mis en place son dispositif de défense et ses troupes, dont près d'un tiers se composait de robots de combat lémuriens. Il connaissait les douze entrées par lesquelles l'ennemi s'était introduit dans la base. Il restait en liaison permanente avec la centrale de communication, depuis laquelle on surveillait les accès de Porta Pato et la progression des troupes aphiliennes.

Les couloirs partant des vingt-huit entrées menaient tous de façon plus ou moins détournée au cœur de la base dans lequel l'OMV s'était retranchée. Le front défensif s'alignait le long d'un cercle de deux kilomètres de diamètre. Ce front n'était pas continu. Les défenseurs n'avaient pris position qu'aux nœuds de communications les plus impor-

tants. Il existait des passages latéraux et des corridors de service que les défenseurs pouvaient négliger. Leven Strout tablait sur le fait que les aphiliens ne devaient pas connaître l'agencement de la base dans ses moindres détails, et qu'ils auraient de ce fait besoin d'un certain temps pour découvrir ces passages secondaires.

Il était familiarisé avec les techniques de combat de l'ennemi. À la perspective du danger, les aphiliens étaient saisis d'une telle panique qu'ils ne pouvaient plus que difficilement se comporter rationnellement. Les commandants aphiliens avaient intégré dans leur tactique cette peur instinctive de la mort, présente chez leurs soldats, et opéraient habituellement avec une puissante avant-garde de robots de combat qui avait pour tâche de réduire au minimum le danger présenté par l'ennemi.

Leven Strout lui-même contrôlait un croisement avec trois robots de combat et une section de quatorze hommes. Trois des voies utilisées par l'ennemi pour s'introduire dans la base aboutissaient à cet endroit. Ils venaient à peine d'arriver sur place que l'un des robots, que l'on avait équipé de capteurs ultrasensibles, annonça :

— Mouvement détecté droit devant.

Un instant plus tard, il s'aperçut qu'il s'agissait d'une colonne de robots de combat K5. Les K5 étaient les derniers-nés de la technologie aphilienne, des machines de mort surarmées qui obéissaient exclusivement aux ordres programmés par leur supérieur attitré.

Leven Strout n'attendit pas d'avoir l'ennemi en vue. Sa section était équipée de générateurs de brouillage électroniques travaillant selon un principe nouveau qui leur permettait de traverser sans difficulté les écrans protecteurs des K5. La mise en service du brouilleur sema d'un seul coup la perturbation dans les rangs des assaillants. Les K5 s'arrêtèrent sur place ou se mirent à tourner en rond. Certains ouvrirent le feu au hasard et détruisirent ainsi une demi-douzaine de leurs congénères. Un vacarme monstrueux emplit soudain le passage par lequel, quelques instants auparavant, s'avançait encore une colonne bien ordonnée de robots K5. Le grondement des tirs, le grincement du métal tordu et les bruits assourdis des explosions se mêlèrent pour s'enfler en un vacarme infernal, qui suffit à convaincre les défenseurs que leur générateur de brouillage avait parfaitement rempli sa fonction.

Dès qu'il fut certain que les K5 ne représentaient plus une menace, Leven Strout emprunta un passage latéral avec sa section pour contourner le lieu de la débâcle des robots ennemis, et aboutit dans l'intervalle qui séparait l'avant-garde robotisée de la section de combat proprement dite. Les hommes progressèrent prudemment. Ce fut de nouveau le robot équipé de capteurs qui signala le premier la présence de l'ennemi. Leven Strout et ses hommes se mirent à couvert à un croisement. Du côté opposé apparut un groupe de plus de vingt aphiliens. Ils assurèrent la sortie du passage et s'avancèrent ensuite dans l'espace libre qui constituait le croisement.

Les défenseurs n'attendaient que cet instant pour déclencher leurs psychofuseurs. Les armes tirèrent en émettant un bourdonnement aigu. Les assaillants s'effondrèrent en criant. Pendant quelques instants, leurs corps furent agités de soubresauts. Puis, ils perdirent connaissance et restèrent allongés sans bouger.

Leven Strout avait atteint son but. Il venait de mettre hors de combat une section de reconnaissance ennemie sans verser une seule goutte de sang. Car son intention était de montrer à l'ennemi que l'on pouvait se défendre contre lui avec des armes relativement

inoffensives, et qu'on ne le prenait donc pas pour une menace particulièrement sérieuse. La peur des aphiliens ne pourrait qu'en être renforcée, ce qui contribuerait à faciliter la tâche des défenseurs.

La section de Strout se replia sur sa position initiale. Leven Strout coupla alors le petit magnétophone qu'il avait emporté avec lui au système d'intercom de la base. Quelques secondes plus tard, la voix très reconnaissable de Reginald Bull résonnait dans tous les couloirs et les salles de Porta Pato.

" *Ici le seul détenteur légitime du pouvoir sur la Terre ! Aphiliens, je vous préviens : je ne laisserai pas la base de Porta Pato tomber entre vos mains. Toutes les troupes déjà entrées dans la base doivent se retirer immédiatement. Faute de quoi toutes les grandes villes de la Terre subiront le même sort que celui de l'île de Saint-Paul dans l'Atlantique dans quelques minutes.* "

Tel était le message de Reginald Bull. Lorsque l'écho de ses paroles s'éteignit, Leven Strout tira un petit émetteur de code de sa poche. Il appuya sur la seule touche de commande de l'appareil. Puis il rejeta la tête en arrière et tendit l'oreille... Mais il n'entendit que le bruit de sa propre respiration et le grattement occasionnel d'une botte sur le sol rugueux.

La ruse de Reginald Bull était la suivante : il n'avait pas l'intention de se servir des armes mortelles des Lémuriens, mais il voulait donner l'impression aux aphiliens qu'il était prêt à le faire. Dans l'arsenal lémurien, on avait armé un seul et unique missile équipé d'une tête nucléaire conventionnelle. Avec son émetteur de code, Leven Strout venait de lui envoyer le signal de mise à feu. À cet instant, le missile avait déjà décollé de son silo et était en train de parcourir plusieurs milliers de mètres au sein des masses aquatiques de l'Océan Pacifique. Dans quelques instants, il jaillirait à la surface pour foncer ensuite en vol propulsé vers l'île Saint-Paul, un territoire inhabité de l'Atlantique situé à quelques minutes d'arc au-dessus de l'équateur. L'effet de souffle suffirait à rayer l'île de la carte. Cet exemple devrait montrer aux aphiliens à quoi les immunisés étaient prêts si on ne les laissait pas en paix.

Les minutes s'écoulèrent... Dix... Quinze... Vingt... Saint-Paul devait avoir été annihilée depuis longtemps. Rien ne bougeait dans les couloirs entourant la position de Strout. Le robot doté de capteurs faisait le guet en permanence, mais il dut constater que l'ennemi se tenait parfaitement tranquille. La centrale de communication fit savoir que le même calme régnait sur tous les fronts dans les autres secteurs.

Mais tout à coup, l'intercom revint à la vie. Une voix vierge de toute émotion annonça :

" *Ici le responsable de la quatrième division territoriale à Terrania-City. Les insoumis actuellement assiégés dans la base de Porta Pato sont invités à se rendre. Les négociations relatives à la capitulation devront débuter dans vingt minutes au maximum. Elles auront lieu en un terrain neutre situé entre les lignes de chaque camp.* "

Leven Strout respira. Le premier objectif était atteint : la progression des assaillants était stoppée. Impressionnés par la démonstration faite à Saint-Paul, ils se résignaient à négocier. Même le ton martial de la voix ne pouvait tromper : ils avaient peur.

Strout consulta sa montre. L'évacuation devait commencer dans tout juste deux heures. Il fallait encore retarder les aphiliens jusque-là...

♦

Ranjit Singh ne connaissait pas le chemin suivi par ses agresseurs. Il nota seulement que le passage descendait en spirale et il finit par avoir l'impression qu'ils se rapprochaient de plus en plus du cœur de la base, là où se trouvait l'arsenal lémurien. Jusqu'à maintenant, il n'avait pas encore trouvé l'occasion de mettre à exécution son plan audacieux. Mais il sentait que bientôt, il pourrait concrétiser sa résolution.

Le corridor en spirale s'acheva devant une lourde porte métallique, qui ne s'ouvrit pas comme à l'habitude quand le groupe s'en approcha. Le chef de la section d'assaut fit appeler à l'avant quelques hommes munis d'appareils de mesure. Ranjit ne sut pas dans quel but. En tout cas, ils revinrent au bout de quelques instants pour laisser la place à deux robots de combat qui firent immédiatement usage de leurs armes. Un trou aux bords incandescents se forma dans la porte. Les robots passèrent les premiers. La chaleur émise par le métal fondu ne les affectait pas. Après quelques minutes, l'un des deux revint et fit son rapport. Entre-temps, l'ouverture avait suffisamment refroidi pour que le reste de la section pût aussi la traverser.

Ranjit Singh, que ses gardes ne quittaient pas de l'œil une seule seconde, jeta un regard rapide autour de lui. Son intuition ne l'avait pas trompé : ils venaient d'atteindre l'arsenal. Il reconnut dans cette salle un silo à missile. À partir d'ici, les anciens Lémuriens avaient tiré des fusées vers des cibles situées dans l'espace aussi bien qu'à la surface de la Terre. La grande salle était totalement déserte. Elle mesurait environ quarante mètres de côté pour une hauteur de quatre-vingts mètres au minimum. Son plafond était légèrement voûté.

Tandis que les robots s'affairaient auprès de l'entrée, une voix tonna tout à coup dans la salle.

Ranjit sursauta sous l'effet de la surprise. Mais l'effet fut encore pire sur ses gardes : leurs visages virèrent au vert.

" *Ici le seul détenteur légitime du pouvoir sur la Terre !* " déclama la voix.

Ranjit Singh reconnut qu'il s'agissait de Reginald Bull. Les aphiliens levèrent la tête comme s'ils s'étaient attendus à voir apparaître l'orateur sous le plafond arrondi du silo. La peur les avait pris sous son emprise. À la vue de leurs visages blêmes et de leurs yeux agrandis par l'angoisse, Ranjit Singh se sentit soudain fort et puissant.

Plus personne ne faisait attention à lui. Il vit à sa droite quelque chose qui lui coupa le souffle pendant quelques secondes. La voix venait juste de terminer son discours :

" *... le même sort que l'île de Saint-Paul dans l'Atlantique dans quelques minutes.* "

Une fente verticale se forma dans la paroi de droite et s'élargit rapidement. Une forme élancée aux reflets métalliques en émergea. Elle ne mesurait pas plus de dix mètres de hauteur, mais donnait néanmoins une impression de puissance compacte. La panique des aphiliens redoubla. Ils se débandèrent en criant. Certains repassèrent la porte détruite par laquelle ils étaient entrés. Mais Ranjit ne quittait pas des yeux l'ouverture dans la paroi par laquelle était passé le projectile étincelant. Il ne vit pas le brasillement du champ antigrav qui soutenait le corps du missile ; il ne vit pas non plus qu'une section circulaire du plafond commençait à se colorer d'un violet miroitant pour devenir ensuite transparente ; il ne remarqua pas que le projectile, lorsqu'il atteignit le point situé à l'aplomb du cercle violet, se souleva vers le plafond et disparut à travers celui-ci, comme s'il n'avait jamais été là.

Ranjit n'avait d'yeux que pour l'ouverture. Une nouvelle fois, il vérifia qu'autour de lui, les aphiliens restaient bouche bée à fixer l'endroit où la fusée avait disparu, et que les robots restaient alignés bien sagement, immobiles le long des murs, faute de recevoir des instructions.

Alors, il bondit. L'ouverture avait déjà commencé à se refermer. Les mains toujours attachées dans le dos, Ranjit s'élança tête baissée vers l'ouverture qui se rétrécissait de plus en plus dans la paroi. Il s'attendait à tout moment à entendre l'enfer se déchaîner derrière lui. Il fut lui-même surpris d'avoir pu aller aussi loin avant que sa fuite ne fût remarquée.

Quelqu'un beugla un ordre à l'autre bout du silo. Ranjit n'en comprit pas un mot. Il haletait et son cœur battait à se rompre. Il ne voyait plus que l'ouverture devant lui.

Une salve siffla derrière lui et passa suffisamment près pour augmenter encore sa frayeur. Dans un dernier bond désespéré, il se jeta par l'ouverture, une demi-seconde à peine avant que celle-ci ne se refermât complètement.

Une fois de l'autre côté, Ranjit se laissa tomber sur le sol. Il était à bout de forces. La peur et le stress l'avaient vidé. Il resta allongé à terre, cherchant l'air. Il prit conscience avec soulagement que la paroi était solide. De l'autre côté, il n'y avait aucun mécanisme permettant de rouvrir la porte. Provisoirement, il était en sécurité.

Il se releva alors péniblement et regarda autour de lui. Cette salle ressemblait à celle qu'il avait vue de l'autre côté, mais elle était plus basse et son plafond n'était pas voûté. En outre, elle n'était pas vide : elle abritait une vingtaine de missiles étincelants, identiques à celui qu'il avait vu glisser par l'ouverture et disparaître par le toit du silo quelques instants auparavant.

Dans le fond de la salle s'ouvrait un portail en forme d'arceau qui conduisait vers une autre pièce. Ranjit Singh se souvint qu'il était déjà venu ici, naguère, lorsque l'OMV avait quitté Bornéo pour s'installer à Porta Pato. Cette salle était basse et allongée. Des armes lémuriennes s'alignaient le long de ses murs. Il s'agissait pour la plupart de canons radiants, prêts à être embarqués à bord de vaisseaux spatiaux lémuriens. D'autres pièces d'équipement étaient également présentes : des machines, des réservoirs, des appareils dont Ranjit ignorait l'usage. Il ne lui restait plus qu'une seule chose à trouver : la sortie.

D'abord, cela ne le troubla pas. Il se sentait en sécurité. Il n'avait pas oublié sa résolution d'avertir ses camarades. Il pouvait y parvenir à l'aide de l'un des canons radiants, à supposer que son chargeur contînt encore assez d'énergie. Il avait appris à se servir de ce genre d'armement.

La première chose à faire était de se débarrasser de ses liens. Il chercha en divers endroits des arêtes vives sur lesquelles il aurait pu les couper. Mais le matériau qui les composait était un ultrapolymère à la résistance calamiteuse. Lorsque Ranjit eut frotté assez longtemps, il remarqua cependant que son problème allait être résolu d'une autre façon. Ses liens s'étaient détendus à la suite de ses efforts, et au bout de quelques minutes, il put les faire glisser sans peine de ses poignets.

Il voulut alors se jeter sans attendre sur l'un des canons, mais il s'arrêta en plein milieu de son élan. Il venait de percevoir une vibration sourde, et un souffle d'air brûlant passa par le portail en arceau. Avec une sensation désagréable, Ranjit se glissa jusqu'à l'ouverture pour jeter un coup d'œil.

Il constata alors que de l'autre côté, là où l'ouverture était apparue, la paroi commençait à rougeoyer. Des coulées de roche en fusion se formaient et s'écoulaient sur le sol. À travers la masse semi-liquide, il entendait la vibration étouffée qui l'avait mis sur ses gardes. Il savait ce qu'elle signifiait : les aphiliens ne l'avaient pas encore passé par pertes et profits. Ils attaquaient le mur avec leurs fuseurs, car ils ne pouvaient pas l'ouvrir par d'autres moyens. Dans quelques instants, ils auraient ouvert un passage, et ensuite...

Ranjit regarda désespérément autour de lui. Que n'avait-il cherché une sortie tant qu'il était encore temps ! À présent, il était trop tard. Même s'il en avait trouvé une, ses poursuivants l'y auraient suivi sur-le-champ. Et au lieu de prévenir l'OMV, il aurait conduit l'ennemi directement au cœur de son propre camp.

Il n'avait pas le droit de fuir. Mais sa mission n'était pas encore remplie. Il courut le long de la rangée de canons alignés comme à la parade. Il songea que tout n'était pas encore perdu.

CHAPITRE IV

Si Reginald Bull avait connu les véritables intentions de l'adversaire, il aurait sans doute moins fait traîner les choses. Il passa d'abord vingt minutes à débattre avec le commandant ennemi pour déterminer le lieu des négociations. Pendant ce temps, les deux transmetteurs commencèrent à remplir leur office. Les femmes et les enfants prirent les premiers le chemin de la planète Ovaron. Simultanément, des tonnes de matériel et d'appareils divers étaient transférés par la seconde liaison vers Château-Goshmos. Quelque part en surface, des stations de détection (automatiques ou servies par un personnel humain) étaient en train de sonder et d'analyser les mystérieuses impulsions qui leur parvenaient des profondeurs du Pacifique et de la planète voisine. D'ici une demi-heure, ils auraient compris de quoi il retournait. Les troupes assaillantes seraient informées, et Reginald Bull devrait alors s'attendre à une vigoureuse protestation de la part de son homologue adverse. Mais peu importait. Les attaquants auraient les mains liées tant que l'OMV conserverait le contrôle de l'arsenal lémurien. D'ici une demi-heure, trente pour cent du processus d'évacuation aurait été effectué.

Une fois déterminé le lieu des négociations, on désigna les participants. Aucun des deux camps ne faisait confiance à l'autre. Les deux commandants refusèrent d'assumer eux-mêmes cette tâche risquée. D'un autre côté, les négociateurs devaient jouir d'un pouvoir suffisant. Quinze minutes supplémentaires s'écoulèrent avant que l'accord ne se fît sur Sulliman Cranoch pour l'OMV, et un jeune commandant pour le camp adverse. Reginald Bull commençait peu à peu à s'étonner que l'ennemi entrât d'aussi bon gré dans le scénario qu'il avait mis en place, au lieu de s'imposer par la force. Mais il ne tira pas la conclusion qui s'imposait à la vue de l'attitude des aphiliens.

Cranoch était déjà en route. Leven Strout fut prié de s'avancer avec ses hommes aussi loin qu'il le pourrait, afin d'observer le lieu des négociations sans se faire remarquer. La réaction que Bull attendait depuis un certain temps déjà arriva enfin.

— *Les insoumis doivent immédiatement cesser toute activité de leur transmetteur !* gronda la voix du commandant ennemi dans l'intercom. *L'utilisation d'un transmetteur constitue un cas caractérisé de rupture des négociations.*

Reginald Bull ne répondit qu'à la troisième mise en garde.

— Je ne me suis jamais engagé envers quiconque à ne pas activer mon transmetteur, dit-il. Ce qui se passe ici ne vous regarde pas. Si vous voulez rompre les négociations à cause de cela, vous n'avez qu'à me le dire. Les grandes villes de la Terre n'auront alors plus que dix minutes à vivre.

Il n'y eut pas d'autres protestations par la suite.

♦

Pour Ranjit Singh, tout se passa comme dans un rêve. Il n'était plus le Ranjit Singh faible, lâche et pusillanime. Il était devenu un combattant, un héros ! Il ne tremblait même pas quand il s'agenouilla derrière un canon radiant, dont la jauge énergétique brillant d'un vif bleu clair révélait un chargeur presque plein.

De sa place, il pouvait voir le portail en arceau, mais pas la paroi opposée dans la salle voisine. Il entendait tout de même le bouillonnement et le sifflement de la roche en fusion. Il sentait la chaleur envahir progressivement les deux salles, et il entendait le feulement continu des fuseurs ennemis. Lorsque le bruit cessa soudain, il comprit que l'instant décisif n'était plus qu'une question de minutes.

Il tendit l'oreille. Il ne perçut d'abord que le crissement de la roche fondue qui formait des flaques sur le sol avant de se solidifier. Puis, il entendit des voix distantes, et enfin des bruits de pas. Il chercha à s'imaginer l'état du mur. Les bords du trou pratiqué par l'ennemi pour se lancer à sa poursuite étaient certainement encore brûlants. Comme précédemment, les aphiliens enverraient d'abord leurs robots que la chaleur n'incommodait guère. Cela lui convenait. Il aurait eu du mal à faire feu sur des hommes avec un canon radiant. Les pas se rapprochèrent de plus en plus, presque insensiblement. Les robots ne connaissaient pas la peur. Ils avaient reçu l'ordre de le capturer, peut-être même de le tuer, et ils exécuteraient scrupuleusement leurs instructions. Une ombre s'encadra sur le seuil du portail : c'était la silhouette d'un robot. Ranjit fut impressionné par la rapidité avec laquelle la machine pivota sur elle-même lorsqu'elle enregistra les faibles impulsions résiduelles émanant du système de visée du canon.

Mais le petit homme tenait depuis longtemps son doigt posé sur la détente. Un faisceau d'énergie aveuglant large comme le bras faucha la malheureuse machine. Le robot trépassa dans une formidable explosion. Mais un autre arrivait déjà. Le passage était si large que le rayon d'énergie ne pouvait le couvrir entièrement. Ranjit Singh agit de manière instinctive, guidé uniquement par ses réflexes. Il prit confusément conscience que son canon subissait lui-même le feu adverse. La chaleur autour de lui devint presque insupportable, mais la superstructure massive de l'arme le protégeait encore des effets directs des salves ennemies.

De l'autre côté, les robots explosaient l'un après l'autre. Les murs qui entouraient le portail en arceau avaient commencé à fondre. Ranjit tirait même si aucun K5 ne se trouvait dans son champ de vision. Ils lui laissaient parfois quelques secondes de répit, mais il n'enlevait pas son doigt de la détente. Une seule fois, le rayon d'énergie s'interrompit.

En un seul mouvement, quatre, puis cinq robots s'engouffrèrent en même temps entre les montants incandescents du portail. Ils avançaient en zigzag pour offrir des cibles moins aisées, et aucun être humain n'aurait pu égaler leur rapidité incroyable. Mais Ranjit ne perdit pas son but des yeux. Il ne voyait plus les robots que comme des taches mouvantes, et il visa le milieu de ces taches. L'une des machines fut touchée et explosa, puis une deuxième...

Il arriva alors une chose que Ranjit Singh n'avait pas prévue. De l'autre côté de la salle s'entassaient des réservoirs dont il ignorait le contenu. Le rayon d'énergie brûlant en avait touché quelques-uns. Ils luisaient intensément. Quand les deux robots explosèrent, l'une des colonnes de réservoirs soigneusement empilés vacilla et bascula. Ranjit Singh n'eut pas conscience de cet incident. Son attention était totalement concentrée sur les robots. Il avait réussi entre-temps à en mettre un autre hors de combat. Il devait faire

vite, car les K5 qui attendaient encore de l'autre côté du portail en arceau ne lui laisseraient pas la possibilité de passer par l'ouverture maintenant non protégée.

L'explosion le prit totalement par surprise. Il y eut un éclair brutal et aveuglant qui illumina toute la salle. Un craquement de tonnerre fit trembler la base jusque dans ses fondements. Mais Ranjit n'entendit pratiquement rien de cette secousse. Une violente onde de choc s'était saisie de lui et l'avait projeté contre le canon voisin.

Sa conscience s'éteignit comme la flamme d'une bougie soufflée par le vent.

♦

Reginald Bull s'entretenait par microcom avec Leven Strout lorsque le grondement de l'explosion l'atteignit. Il s'interrompit au milieu de sa phrase.

— *Qu'est-ce que c'est ?* demanda Strout à l'autre bout de la ligne. *Pourquoi... Mon Dieu !*

À cet instant, la secousse ébranla les fondements de la base.

— Il vient d'y avoir une grosse explosion dans notre dos ! s'exclama précipitamment Bull. Strout... Débrouillez-vous tout seul pour l'instant. Je dois aller voir ce qui passe là-bas.

Il fonça hors de la centrale de commandement. Il rameuta tous les hommes qu'il put trouver sur place, principalement des gardes armés qui surveillaient les alentours de la salle des transmetteurs. Les hommes en attente de transfert se pressaient à la seconde entrée de la salle. Les femmes et les enfants avaient déjà été amenés à bon port. À présent, c'était le tour des hommes qui n'avaient que peu d'aptitude au combat. Le grondement menaçant de l'explosion les avait effrayés. Ils tournèrent des regards alarmés vers Reginald Bull. Mais il passa en trombe devant eux sans leur prêter attention.

— Ça venait du côté de l'arsenal ! lança-t-il à ses hommes. Restez tous groupés !

Un large corridor équipé d'une bande de transport menait en direction de l'arsenal lémurien. Le rez-de-chaussée de la salle principale se trouvait deux étages plus bas. Reginald Bull savait que ce corridor débouchait à mi-hauteur entre le sol et le plafond du hall central qui servait d'entrepôt aux systèmes d'armements interplanétaires. Bull s'aperçut de loin que la porte qui barrait l'accès au hall central avait été arrachée de ses gonds. À la pensée que cette explosion avait pu avoir lieu aussi près du dangereux stock d'armes des anciens Lémuriens, Bull sentit un frisson lui parcourir l'échine.

Il dépassa la porte arrachée. Il se retrouva alors sur une sorte de passerelle qui faisait le tour du hall rectangulaire en longeant la paroi. Il avait devant lui un petit parapet de béton brut. Les systèmes d'armement lémuriens étaient alignés en contrebas. Ils ne paraissaient pas endommagés. Ils étaient seulement un peu en désordre du côté opposé. Une partie de la paroi avait été soufflée. Une fumée noire et épaisse s'engouffrait par l'ouverture et empêchait de voir la salle attenante.

Reginald Bull fit signe à ses hommes de se répartir le long de la passerelle. Au milieu du bruit confus des pierres qui roulaient encore sur elles-mêmes à la suite de l'explosion, on entendait aussi des crissements métalliques et rythmiques.

Les silhouettes anguleuses de deux robots surgirent de la fumée. Reginald Bull reconnut qu'il s'agissait de modèles K5, les plus récentes productions des aphiliens. Bull n'hésita pas un seul instant. L'automatique qu'il portait au creux du bras feula. Un rayon d'énergie brûlant fusa à travers la fumée noire. Une petite correction de tir vers la gauche... Un robot fut touché de plein fouet et explosa.

Les hommes de Bull comprirent le signal. Un second automatique fit feu à son tour. L'autre robot ne survécut qu'à peine une demi-seconde à son congénère.

— Il faut descendre ! suggéra l'un des hommes. Il doit y avoir d'autres robots en bas !

Reginald Bull secoua la tête.

— Et pas seulement des robots, répondit-il. Je ne sais pas comment les aphiliens ont pu s'y prendre pour nous tomber sur le râble de cette manière. Mais apparemment, ils disposent d'une section d'assaut bien entraînée. Si nous descendons, nous nous jetons dans la gueule du loup.

— Mais pourtant... voulut protester l'homme.

Mais Bull ne le laissa pas parler.

— Ici se trouvent les armes les plus dangereuses existant sur la Terre. Nous pouvons nous estimer heureux que cet arsenal, et avec lui toute la planète, ne nous ait pas encore sauté à la figure. Je ne suis pas prêt à prendre des risques supplémentaires. Nous restons sur cette position. D'ici, nous pouvons empêcher les aphiliens de prendre le contrôle de la salle.

Quelques minutes s'écoulèrent. La fumée qui s'engouffrait par l'ouverture était devenue moins dense, mais le nuage dans la salle était encore épais. Un troisième robot se montra fugitivement. Mais il ne fut pas assez rapide pour la vigilance des défenseurs. Avant de pouvoir reculer, il connut le sort de ses deux prédécesseurs.

Peu après, une voix émergea des nuages de fumée. C'était une voix dure et désagréable, qui portait loin. Elle venait de l'autre côté de l'ouverture que les assaillants avaient pratiquée dans le mur.

— Rendez-vous, bande d'imbéciles ! exigea-t-elle froidement. Vous êtes encerclés. Votre défaite est certaine !

Un sourire joua sur les lèvres de Reginald Bull. Il connaissait cette voix. Il l'avait souvent entendue dans les bulletins d'information.

— C'est Heylin Kratt, l'aide de camp personnel de la canaille en chef, apprit-il à ses hommes. (Il cria ensuite par-dessus les volutes de fumée.) Ne te fatigue pas, Kratt ! Tu as des hommes en face de toi, pas des poules mouillées aphiliennes. Dans la salle que tu vois par le trou que tu as ouvert, il y a des armes avec lesquelles je peux réduire la Terre à l'état de poussière. Et c'est ce que je ferai plutôt que de me rendre !

Heylin Kratt ne répondit pas. Ils avaient atteint une position de pat qui mettait les deux camps dans l'embarras. Les attaquants, parce qu'ils devaient prendre la menace de leur adversaire au sérieux, et Reginald Bull parce qu'il était bien placé pour savoir que jamais il ne mettrait sa menace à exécution.

Il se souvint des défenseurs qui essayaient de contenir l'ennemi de l'autre côté du centre. Il appela Leven Strout par microcom. Mais celui-ci ne répondit pas.

♦

De sa place, Leven Strout pouvait surveiller par une porte légèrement entrebâillée la salle vide dans laquelle Sulliman Cranoch était assis en compagnie du négociateur ennemi, essayant de gagner du temps. Il entendait les accents étouffés de leurs voix, sans pouvoir comprendre ce qu'ils disaient.

Soudain, il vit l'officier ennemi se raidir. Celui-ci leva le bras et porta son poignet à son oreille. Leven Strout n'était pas sûr de la signification de ce geste, mais le tonnerre

de l'explosion et les ébranlements du sol qui s'étaient produits peu auparavant l'avaient mis sur ses gardes. Il agit instinctivement.

— Sully ! cria-t-il à pleins poumons. Fini les négociations ! Viens par ici !

Sulliman Cranoch pouvait bien être un excentrique et un individualiste, il n'en possédait pas moins un esprit vif, et il était capable de réactions rapides. Le commandant aphilien tenait encore sa main près de son oreille, écoutant selon toute vraisemblance son microcom, que Cranoch avait déjà bondi de sa place. Comme il se doutait que l'aphilien n'allait pas le laisser partir sans réagir, il assura sa propre sécurité en administrant un uppercut bien senti à son interlocuteur, qui bascula en arrière et s'affala de tout son long sur le sol où il resta immobile.

Cranoch partit au pas de course vers la sortie. Mais l'adversaire avait de toute évidence deviné ses intentions : Cranoch n'avait pas parcouru la moitié de la distance qu'un rayon d'énergie large comme le bras siffla derrière lui. Heureusement, il était mal ajusté et passa deux mètres à côté du fuyard. Avant que le tireur maladroit n'eût le temps de corriger son tir, Leven Strout avait localisé le point d'où était partie la salve et il le prit sous un feu nourri.

La porte coulissa et Sulliman Cranoch bondit par l'ouverture pour se retrouver provisoirement en sécurité. Les tirs avaient cessé de l'autre côté de la pièce, et le commandant mis K.-O. gisait toujours à terre, inconscient. Leven Strout réfléchit fébrilement à ses diverses possibilités d'action. Sa réaction instantanée au geste de l'officier avait vraisemblablement sauvé la vie de Sulliman Cranoch, mais elle avait en même temps engagé le cours des événements dans une direction irréversible. Il n'était plus question de gagner du temps. L'explosion qu'il avait entendue prouvait à Leven Strout que Porta Pato n'était plus seulement attaquée par les accès déjà connus, mais également sur un front arrière. Cette évolution de la situation mettait à bas tous les plans suivis jusqu'à présent.

Il fallait désormais défendre le cœur de la base, où se trouvait la salle des transmetteurs, aussi longtemps que l'évacuation ne serait pas achevée.

Leven Strout donna les ordres correspondants. Les lignes de défense reculèrent. Il avait suffisamment d'hommes pour former un cercle de cinq cents mètres de rayon autour de la salle des transmetteurs, et occuper non seulement les nœuds de communication importants, mais aussi surveiller les accès des passages secondaires.

Leven Strout venait de transmettre ses dernières instructions lorsque le robot doté de capteurs signala l'approche de sections robotisées ennemies. À cet instant, Leven Strout restait le seul homme encore en avant, le reste des défenseurs s'étant déjà replié sur les nouvelles lignes. Strout jugea donc plus opportun de faire simplement demi-tour devant les robots et de leur barrer la route à un endroit moins exposé.

Le repli se déroula assez rapidement. Leven Strout reçut un appel sur son microcom, mais il était beaucoup trop occupé pour pouvoir y prêter attention. Une pensée bien précise le tracassait. Il réussirait peut-être avec ses hommes à retenir assez longtemps l'ennemi pour que l'évacuation fût menée à bien. Mais qu'adviendrait-il alors du groupe qui devait rester sur Terre, s'il se retrouvait encerclé de tous côtés par les aphiliens ?

CHAPITRE V

En revenant à lui, Ranjit Singh était rempli d'une terrible peur de mourir. À lui seul, ce fait prouvait déjà qu'il ne se trouvait pas encore aux enfers, ni dans le séjour des dieux. Il ne voyait rien, et il s'effraya tout de suite à l'idée d'avoir pu perdre la vue dans l'explosion. Mais il envisagea bientôt l'idée qu'il pût tout simplement se trouver dans un endroit sombre.

Il ressentait une douleur lancinante à l'épaule gauche. Lorsqu'il remua la bouche, il sentit ses dents crisser les unes contre les autres, et il s'aperçut que l'air était plein de poussière. Il essaya de bouger. Contre toute attente, il y parvint. Il se redressa et vint heurter de la tête une masse dure. Quelque part, une pierre roula sur le sol et il reçut une pluie de petits gravats sur le crâne.

En étendant les bras tout autour de lui, Ranjit détermina qu'il se trouvait dans un petit réduit hémisphérique entouré de tous côtés par des débris. Deux canons radiants lémuriens étaient enfermés avec lui dans cet espace. Le souffle de l'explosion les avait relevés à la verticale. Ranjit devait à cette circonstance de ne pas avoir été écrasé sous les décombres. Leur équilibre était cependant précaire. Ranjit osait à peine bouger, de peur qu'un des canons ne basculât.

De son réduit, il ne percevait aucun bruit venant de l'extérieur. Il se demanda ce qui avait pu arriver aux aphiliens et à leurs robots. Avaient-ils été ensevelis par l'explosion ? Et le fracas de celle-ci avait-il été assez puissant pour servir d'avertissement aux gens de l'OMV ? Ranjit se dit que les réservoirs entreposés de l'autre côté de la salle devaient avoir été remplis de produits chimiques instables. Pendant qu'il cherchait à se défendre contre l'assaut des robots, il avait involontairement déclenché leur explosion. Il pouvait vraiment s'estimer heureux d'être toujours en vie.

Alors qu'il était toujours assis dans l'obscurité, réfléchissant à ce qu'il allait pouvoir faire, il sentit soudain un léger courant d'air passer sur son visage. Ébahi, il entama une seconde exploration de son réduit. Il sonda les débris à tâtons encore plus soigneusement que la première fois, et finit par découvrir sur le sol, au beau milieu de la masse des gravats, une pierre qui jouait légèrement. Il la tira vers lui, s'attendant à sentir le tas de pierres vaciller et s'effondrer sur lui d'un moment à l'autre. Lorsqu'il eut enlevé la pierre, il sentit plus nettement le passage de l'air. Il continua son travail, enlevant deux autres pierres... et alors la masse menaça réellement de tomber sur lui. Ranjit Singh aurait pu être à moitié enseveli, mais en tâtonnant devant lui, il s'aperçut qu'il ne rencontrait plus aucune résistance. Il dégagea en toute hâte les gravats qui lui barraient la

route. Même si son réduit s'écroulait, la voie conduisant à l'air libre était maintenant ouverte.

Ranjit progressa à quatre pattes dans l'obscurité. Il s'interrompit plusieurs fois pour s'orienter à l'aveugle. À chaque fois, il sentit de la pierre rugueuse autour de lui, aussi bien sur sa gauche que sur sa droite. Mais devant lui, la voie était libre. Lorsque enfin il se redressa, il constata que le passage était devenu si haut qu'il ne pouvait plus en toucher le sommet, même en levant les bras. Il rit rétrospectivement de sa pénible progression rampante. Il se trouvait de toute évidence dans un corridor maçonné ou bétonné. Il était sorti de la zone ravagée par l'explosion et était en route pour... quelque part.

Il pressa le pas. Il était toujours plongé dans les ténèbres. Ou bien ce passage n'avait jamais possédé d'éclairage, ou bien ce dernier était tombé en panne lors de l'explosion.

Ranjit faillit devenir fou de terreur lorsqu'il heurta soudain quelque chose de mou qui se dressait en plein milieu du chemin, et lorsqu'il sentit deux puissants tentacules venir s'enrouler autour de son corps. Il poussa un cri d'épouvante. Une voix surgit alors des ténèbres devant lui.

— Je connais cette voix ! C'est ce type qui passe son temps à se plaindre et à pleurnicher.

L'un des deux tentacules relâcha le corps tremblant de Ranjit. Une lumière ténue s'alluma. Ranjit distingua la silhouette d'un homme qui n'était guère plus grand que lui, mais bien trois fois plus gros. Il avait l'air détendu, n'était vêtu que de haillons, mais était par contre très bien armé. Il pouvait avoir entre soixante et soixante-dix ans. Ranjit Singh n'en crut d'abord pas ses yeux.

— Mais, c'est... c'est... bégaya-t-il. C'est Joupje Termaar !

Le gros homme hocha la tête.

— Et tu me sembles bien être Ranjit Singh, le trouillard qui nous a presque fait tourner en bourriques à Parkutta avec ses lamentations incessantes.

Ranjit inclina brièvement la tête. Son visage rayonnait comme si on venait de lui faire le plus beau des compliments.

— Oui, c'est bien moi ! confirma-t-il.

♦

Reginald Bull s'assura d'abord que ses hommes pouvaient se charger de la défense du centre de commandement. Ensuite, il regagna les quartiers de l'OMV. Il constata que l'évacuation était presque terminée. Il ne restait plus qu'environ deux cents hommes en attente de transfert vers la planète Ovaron. Avec le second appareil, les robots lémuriens avaient déjà envoyé presque tout le fret vers Château-Goshmos.

Dans le couloir menant à la salle des transmetteurs, il rencontra Sylvia Demmister.

— Vous figuriez sur la liste de ceux qui devaient partir sur la planète Ovaron ! l'interpella-t-il.

— Je m'en fiche, répondit Sylvia avec amertume. Je n'ai rien à faire sur la planète Ovaron. Je reste avec vous.

Il savait qu'il ne pourrait pas la faire changer d'avis, et renonça donc à la conviancre.

— Du reste, vous devriez vous réjouir que je sois encore ici, ajouta-t-elle. Sinon, personne ne s'occuperait plus des appareils de mesure.

— Que voulez-vous dire ? demanda Bull méfiant.

— Depuis environ une heure, le taux de radioactivité est en train de grimper, expliqua Sylvia.

— Quel type de radioactivité ?

— Les rayonnements gamma. Ils viennent de la direction de l'arsenal.

Reginald Bull fit appel sa mémoire. L'explosion s'était produite à peu près une heure plus tôt. Pouvait-il y avoir un rapport de cause à effet entre les deux phénomènes ?

— Retournez surveiller les instruments, ordonna-t-il à Sylvia. Et déclenchez l'alarme si les radiations atteignent un niveau dangereux.

À ces mots, il la planta au beau milieu du couloir et partit au pas de course en direction des lignes défensives. Il se passait trop de choses à la fois. Le sort semblait s'acharner contre l'OMV. Il avait put entre-temps établir le contact radio avec Leven Strout pour apprendre que sa section avait dû se replier pour pouvoir résister plus efficacement à la pression ennemie. Les aphiliens ne s'étaient d'abord aventurés que prudemment dans l'espace ainsi libéré par le recul de Strout. Mais maintenant, ils avaient depuis longtemps atteint les lignes de défense et repoussé encore Leven Strout et ses hommes. Bull n'eut pas beaucoup de chemin à parcourir pour commencer à entendre dans le lointain le sifflement furieux des radiants.

Il trouva Leven Strout et quatre de ses hommes à un croisement, réfugiés derrière une barricade faite de robots ennemis abattus. Les réservoirs d'hydrogène des micro-réacteurs atomiques qui alimentaient les machines en énergie avaient été vidés, de façon à écarter tout risque d'explosion en cas de coup au but.

Bull se jeta à couvert.

— Combien de temps pourrez-vous tenir encore ? demanda-t-il à Strout.

L'homme trapu haussa les épaules.

— Pour l'instant, nos pertes restent dans les limites prévues, répondit-il. Mais je crains que les aphiliens n'amènent d'ici peu de nouveaux robots que nous ne pourrons plus dérégler avec nos générateurs de brouillage. Alors, ce sera une autre histoire !

Reginald Bull hocha la tête en grimaçant.

— Faites évacuer prudemment la position par vos hommes, ordonna-t-il. Pour que l'ennemi ne remarque rien, faites prendre le relais par des robots lémuriens.

Les yeux de Leven Strout étincelèrent fugitivement.

— Vous avez trouvé un moyen de fuir ? demanda-t-il.

— Nous devons en chercher un, répondit Bull. Une section d'assaut aphilienne nous a pris à revers. Je voudrais bien savoir par où ces hommes ont pu passer. Je suppose qu'ils n'ont pas emprunté une entrée normale, mais ont dû traverser directement le fond de l'océan.

Strout fut visiblement surpris.

— Techniquement, cela ne poserait pas de problème, dit-il. Mais pour pouvoir procéder avec une relative précision, ils auraient dû connaître la disposition de la base. Et ça...

Il laissa sa phrase en suspens. Reginald Bull approuva de la tête.

— Exact, dit-il. C'est du moins ce que nous devons supposer. J'ignore où les aphiliens ont pu obtenir ces renseignements. Mais s'ils sont vraiment passés à travers le fond

de la mer, alors il ne fait pas de doute qu'ils savaient exactement ce qu'ils allaient trouver.

Leven Strout donna des ordres. Sur toutes les positions défensives, les robots lémuriens reçurent pour instruction de résister coûte que coûte à l'ennemi. Puis, la retraite s'amorça. En chemin, Reginald Bull exposa à Strout et à ses subordonnés le plan qui était né dans l'urgence.

— Jusqu'à présent, l'ennemi n'a encore fait aucune tentative pour pénétrer dans d'autres étages, expliqua-t-il. La totalité de ses troupes d'assaut semble se concentrer au niveau du sol du hall central. Si mon hypothèse selon laquelle les aphiliens sont passés par le fond de la mer se confirme, alors je crois connaître le chemin par lequel ils sont venus. Il y a là un passage en spirale qui mène depuis le centre de l'arsenal jusqu'aux étages supérieurs de la base. Il débouche sur une place qui se trouve à peu près à deux cents mètres au-dessous du fond de l'océan. À mon avis, il doit être possible d'atteindre ce passage depuis un niveau supérieur, trois ou quatre étages au-dessus de nos quartiers. Nous nous retrouverions ainsi dans le dos de l'ennemi et nous pourrions progresser vers le haut.

— Et ensuite ? questionna Leven Strout. Si les aphiliens sont venus par le fond de l'océan, ils doivent avoir laissé quelques unités de débarquement à l'extérieur. L'extrémité supérieure de leur puits de forage doit être isolée des masses d'eau par un écran énergétique. Dès que nous sortirons du trou, ils nous tireront comme des pigeons.

— C'est un risque à prendre, répondit Bull. Mais je ne crois pas qu'il soit si important. Heylin Kratt ne s'attend pas à ce que son puits soit découvert. Dans ces conditions, il aurait été stupide de sa part d'emmener des troupes supplémentaires pour le protéger. Je pense qu'il n'aura laissé que quelques sous-marins sous un écran d'énergie, et que l'équipage de ces véhicules sera réduit au minimum.

Les salves des fuseurs lourds sifflaient continuellement derrière eux, signe certain que les robots lémuriens avaient pris la relève. Ils arrivèrent peu après dans la zone des quartiers de l'OMV. Sylvia sortit de la salle des détecteurs.

— Je ne sais toujours pas quelle est l'origine de ce rayonnement, dit-elle d'une voix fatiguée et maussade. Mais il s'intensifie de minute en minute.

♦

Quelque temps auparavant, des événements importants s'étaient déroulés à l'insu des deux partis en présence. Deux véhicules du même type que ceux des aphiliens s'étaient glissés le long de l'écran énergétique hémisphérique qui isolait les sous-marins d'Heylin Kratt et l'entrée du puits des flots du Pacifique. L'intérieur de l'écran éclairé *a giorno* par de puissants projecteurs leur montrait la route à suivre. Les quelques hommes laissés par Kratt à bord des vaisseaux à l'ancre conçurent naturellement des soupçons, puisqu'il n'était pas prévu de recevoir des renforts.

Les unités étrangères envoyèrent alors par hyperondes un message annonçant qu'il y avait péril en la demeure et que la surveillance du puits devait être renforcée. Ils émettaient à puissance minimale pour pouvoir traverser le champ de force, sans que l'appel ne pût être reçu à plus d'un kilomètre de distance.

Les hommes d'Heylin Kratt n'auraient pas réagi à ce message en soi. Mais ils constatèrent que le texte en était rédigé avec le tout nouveau code de la Flotte qui, à la connaissance des gardes en poste autour du puits, ne pouvait pas être détenu par un

étranger. Pour être absolument sûr de leur fait, ils posèrent néanmoins une série de questions de contrôle en utilisant d'anciens codes, auxquelles les deux vaisseaux étrangers répondirent normalement. Ils purent ainsi écarter tous leurs doutes, d'autant plus que le commandant de l'opération s'identifia comme étant un officier supérieur connu de tous.

Un sas structurel fut ouvert dans le champ de force, juste assez large pour laisser entrer les deux unités l'une derrière l'autre. Après qu'elles eurent jeté l'ancre, six hommes descendirent de chacune d'entre elles. Ils formèrent trois groupes de quatre, et chacun des groupes se rendit vers l'un des véhicules stationnés ici depuis le début de l'opération. Ces visites avaient été annoncées au préalable : les équipages des trois unités devaient être mis au courant des derniers événements. Cela aurait pu se faire par radio, mais les nouveaux venus apportaient aussi de petites puces contenant des microprogrammes câblés destinés aux calculateurs de bord des trois sous-marins, et ceux-ci ne pouvaient être transmis par ondes.

Chaque groupe de quatre hommes monta à bord d'un sous-marin. Ils portaient tous l'uniforme de la Flotte. Leur commandant ne se trouvait pas parmi eux. Personne ne connaissait ces hommes, mais comme leurs traits affichaient la mine renfrognée typique des aphiliens, ils n'éveillèrent pas la méfiance.

La situation changea cependant du tout au tout dès que les hommes se retrouvèrent à bord. À peine la porte du sas s'était-elle refermée derrière eux qu'ils lancèrent de petits corps explosifs libérant un gaz paralysant qui se répandit en un clin d'œil dans les appareils. Les membres d'équipage qui, avant de sombrer dans l'inconscience, tentèrent de se défendre contre cette attaque sournoise furent neutralisés au moyen de fuseurs. Les étrangers eux-mêmes restèrent tout à fait imperméables aux effets paralysants du gaz. On n'aurait pu deviner qu'ils portaient des filtres catalyseurs dans les narines, réduisant à néant l'action du gaz.

Dix minutes après l'arrivée des deux vaisseaux étrangers, les intrus s'étaient rendus maîtres de la situation sous le champ de force. Heylin Kratt ne se doutait pas encore que la retraite vers le fond de l'océan lui était coupée.

♦

À la tête de ses troupes, Reginald Bull progressait avec précaution dans un passage reliant la sortie d'un puits antigrav, située quatre étages au-dessus des quartiers des immunisés, à la rampe incurvée de laquelle Bull espérait son salut.

Un silence spectral régnait dans ce niveau désert, que les Lémuriens n'avaient apparemment jamais mis en service. Le groupe de Bull se composait de près de trois cents personnes, en grande majorité des hommes. C'était bien plus que Bull aurait souhaité. Mais la plupart n'avaient pas voulu se laisser convaincre de chercher leur salut dans la fuite.

Le couloir était affecté d'une légère courbure vers la gauche. Des ouvertures s'alignaient des deux côtés. Elles n'avaient jamais été équipées de portes. Elles s'ouvraient sur des salles vides à l'air sinistre, éclairées seulement par les quelques lampes installées à la hâte par les techniciens lémuriens.

Ils arrivèrent soudain à l'extrémité du couloir. Reginald Bull désigna la paroi avec le canon de son fuseur lourd.

— Si je ne me suis pas fichu dedans, la rampe se trouve là derrière, dit-il.

— Si nous nous servons de nos fuseurs maintenant pour percer la paroi, les aphiliens seront alertés par le bruit, fit remarquer Leven Strout.

Bull lui adressa une grimace.

— Je n'aime pas beaucoup les gens qui jouent sans arrêt les oiseaux de mauvaise augure, grinça-t-il mi-ironique, mi-sérieux.

— Même quand les faits semblent leur donner raison ?

— Encore moins dans ce cas, répondit Bull, avant de partir d'un grand éclat de rire qui fit un peu retomber la tension parmi ses hommes.

Bull savait qu'il fallait aller très vite. Il ne fallait pas que la paroi mesurât plus de deux mètres d'épaisseur, faute de quoi ils seraient accueillis de l'autre côté par un comité de réception aphilien accouru entre-temps. En bas, sur la passerelle du hall central, cinq gardes étaient toujours en poste pour empêcher la section d'Heylin Kratt de traverser la salle. Il ne fallait pas les oublier. Si la percée réussissait, il faudrait attendre qu'ils pussent se dégager de l'ennemi.

Trois hommes s'avancèrent et pointèrent leurs armes vers le mur. Ils avaient réglé leurs fuseurs sur la focalisation maximale, dans l'intention de découper le matériau de la paroi comme avec un chalumeau. On espérait de cette façon progresser le plus rapidement possible.

— Prêt... ? demanda Reginald Bull. Feu !

Mais les choses ne se passèrent pas comme ils l'avaient prévu. Avant même que les fuseurs n'eussent le temps d'entrer en action, un cri horrifié résonna dans le couloir.

— Les voilà ! Planquez-vous !

Une salve traversa l'air en sifflant. Elle émanait de l'arme d'un robot K5 qui venait de surgir de derrière la courbure du couloir. Le groupe de Bull se composait d'hommes rompus au combat, mais l'effet de surprise était trop grand pour être surmonté instantanément. Il y eut un moment de flottement. Reginald Bull, qui se trouvait au bout du couloir, se fraya un chemin à travers les rangs des hommes debout derrière lui. Les hommes, qui ne savaient plus quoi faire, voulurent le retenir. Il les repoussa des deux mains en leur criant :

— À couvert ! Séparez-vous sur la gauche et la droite ! Abritez-vous, bande d'idiots !

Peu à peu, ses hommes comprirent ce qu'il fallait faire. Reginald Bull s'accroupit dans une embrasure vide. Une rangée de K5 occupant toute la largeur du couloir approchait. Cela ne faisait plus de doute : Heylin Kratt avait flairé quelque chose et engagé des poursuites. Dieu seul savait comment il avait pu contourner le hall central pour arriver jusqu'au puits antigrav.

Bull jeta un coup d'œil de l'autre côté du couloir. Son fuseur lourd à l'épaule, Leven Strout était accroupi dans une autre entrée située à la même hauteur que la sienne. Il répondit d'un sourire moqueur au regard de Bull. Un homme était resté étendu au milieu du couloir. Il avait été tué par la première salve ennemie.

Reginald Bull leva son arme et pressa la détente. Les robots disparurent dans un halo flamboyant. Plusieurs explosions se firent entendre. De la fumée se répandit dans le couloir et masqua la vue des combattants. Bull vit indistinctement les silhouettes de plusieurs robots. Il tirait sans être très assuré de ses cibles et savait bien qu'il ne causerait pas de cette manière des pertes très sérieuses à Heylin Kratt. Les épaves des robots

barreraient bientôt le passage. Mais d'ici là, les hommes de Kratt auraient eu le temps de passer à travers les parois des pièces avoisinantes, abattant un mur après l'autre jusqu'à aboutir dans les salles où les immunisés avaient trouvé refuge.

Bull allait envoyer un avertissement en ce sens à ses hommes lorsque les événements prirent un tour inattendu à l'endroit où les débris des K5 détruits continuaient à se consumer en fumant. Il vit nettement l'un des robots, prêt à faire feu de son bras armé dressé, faire soudain volte-face et commencer à tirer vers l'arrière. Surpris, Bull tira lui-même avec un temps de retard. La machine avait déjà disparu dans la fumée quand il pressa la détente, et il la manqua. Des cris perçants montèrent bientôt de derrière le rideau de fumée. Un violent échange de tirs s'engagea. Reginald Bull vit les traits d'énergie fuser à travers la fumée. Mais il n'avait aucune idée sur l'identité de l'ennemi contre lequel les hommes de Kratt se battaient. Il comprit tout de même la chance inespérée que lui offrait cet intermède. C'était maintenant ou jamais qu'il lui fallait saisir l'occasion de se libérer de ce piège où l'attaque surprise des aphiliens les avait enfermés.

— Nous contre-attaquons ! hurla sa voix par-dessus le vacarme des combats qui se déroulaient au-delà du mur de fumée. On dirait que nous avons reçu de l'aide !

Les immunisés s'avancèrent en un front compact. Le premier rang avançait penché en avant, le deuxième marchait debout. Le passage ne permettait la progression que de cinq hommes côte à côte. Grâce à cette tactique, dix hommes pouvaient tirer simultanément.

— Faites attention aux salles latérales ! gronda Bull. Les aphiliens ont certainement dû se faufiler par les murs de séparation.

Son hypothèse se confirma. Au fur et à mesure de leur progression, ils découvrirent plusieurs salles de chaque côté du couloir dans lesquelles les murs avaient été ouverts au fuseur. Mais ils ne virent pas trace des assaillants. Ils avaient dû reculer à la suite de l'engagement qui avait eu lieu dans l'épaisse fumée. La marche des immunisés ne rencontra d'abord aucun obstacle. Ils escaladèrent les restes encore brûlants des robots. Reginald Bull vit une silhouette venir vers lui en vacillant. De plus près, il découvrit un visage couvert de noir de fumée, aux yeux anormalement agrandis, des cercles blancs fantomatiques parsemant la peau noircie.

— Au secours... La mort... Les tirs... râla l'homme avant de tomber d'épuisement.

C'était un aphilien. Reginald Bull vit qu'il ne portait pas d'arme et ne se préoccupa pas davantage de lui. L'âcreté de la fumée était ici presque insupportable. Parmi les corps étendus sur le sol, il se trouvait aussi des cadavres humains. D'autres hommes titubants arrivèrent dans la salle. Tous étaient à bout de force et en proie à une peur panique.

Reginald Bull sentit une main se poser sur son épaule.

— Attendez, maréchal ! dit une voix rauque.

Bull regarda l'homme. C'était Leven Strout. Son visage à lui aussi était recouvert de noir de fumée.

— Qu'y a-t-il ? demanda Bull.

— Écoutez, lui dit Strout. La bataille est terminée !

Bull remarqua alors seulement que le calme était revenu. On n'entendait plus que quelques grincements montant du champ de bataille. Ce bruit provenait des murs portés à l'incandescence en train de refroidir. On percevait ici ou là un gémissement. Mais le

sifflement sauvage des tirs s'était tu. Bull fit encore quelques pas hésitants et grimpa sur un volumineux entassement de carcasses de robots. Une pièce de métal encore chaude s'enfonça sous ses pieds.

— Qui va là ? cria une voix grave et sonore à travers la fumée.

Reginald Bull remarqua que Leven Strout avait sursauté sous l'effet de la surprise.

— Qu'est-ce que vous avez ? demanda-t-il à voix basse.

— Cette voix... répondit Strout. J'ai l'impression...

Il ne lui fallut qu'une seconde pour prendre sa décision. Il cria à son tour, aussi fort qu'il le pouvait.

— Artur Prax ! c'est toi ?

Aucune réponse ne vint tout d'abord de l'autre côté du nuage de fumée. Puis, au bout d'un moment, on entendit des pas traînants. La silhouette d'un homme grand et maigre se profila.

— Si mes oreilles ne me trompent pas, je crois bien avoir reconnu Leven Strout ! dit la voix grave.

Reginald Bull considéra l'étranger avec étonnement. Il semblait souffrir de malnutrition ou d'une quelconque maladie invalidante. Ses traits rappelaient irrésistiblement l'image d'une tête de mort. Reginald Bull se souvenait bien du nom d'Artur Prax. Lui et Joupje Termaar étaient ces deux alliés mystérieux qui avaient aidé Leven Strout pendant sa fuite de Terrania-City, et qui quelques jours plus tard, avaient empêché l'opération de l'OMV dans la région de Parkutta de tourner au fiasco complet.

On s'était souvent posé depuis la question de savoir d'où venaient ces deux hommes et sur quelles instructions ils agissaient. Ils étaient eux-mêmes aphiliens, mais leurs actions étaient dirigées contre les intérêts du gouvernement. Artur Prax avait cité le " Chef ", le dirigeant de son organisation secrète, en disant que les immunisés étaient le sel de la Terre.

Toutes ces pensées se bousculèrent dans l'esprit de Bull en l'espace d'une seconde. Il s'avança vers le nouveau venu et lui tendit la main.

— Qui que vous puissiez être, dit-il, vous nous avez rendu un fier service. Je vous en remercie.

Artur Prax plissa le front.

— Service ? Remercier ? répéta-t-il de sa voix grave. Ce sont des notions que je ne comprends pas. Je suis ici pour exécuter le plan. Nous avons neutralisé une section des troupes gouvernementales. Pendant que nous faisions route jusqu'ici, cinq de vos hommes nous ont rejoints. Ils étaient postés plus bas dans une salle à moitié détruite. La voie est libre. Nos véhicules sont prêts à vous emmener. Je suggère que nous partions le plus vite possible.

Les mots manquèrent à Reginald Bull. Il allait encore remercier, mais cela ne signifiait rien pour un aphilien. Il aurait voulu poser des questions, mais le temps manquait. Il se retourna donc et cria à l'adresse de ses hommes dans le couloir :

— Le danger est écarté ! Nous avons reçu un renfort inattendu. Préparez-vous tous au départ !

L'équipe d'Artur Prax se composait de cent cinquante hommes au total, tous aphiliens. Il ne voulait pour l'instant rien dire sur la manière dont ils avaient pu pénétrer dans la base. Lorsque le groupe d'assaut d'Heylin Kratt avait acculé le groupe résiduel de

l'OMV dans ce couloir pour l'anéantir, Prax et ses hommes étaient passés à l'action. Tous les robots de Kratt avaient été détruits. Beaucoup de ses hommes avaient trouvé la mort, et une douzaine était tombée aux mains des groupes de Prax et Bull. On leur avait confisqué leurs armes sans s'occuper d'eux davantage. On n'avait pas trouvé trace d'Heylin Kratt lui-même. On aurait presque pu supposer qu'il n'avait pas pris part aux combats.

Les deux groupes réunis se mirent en marche. Bull, Strout et Prax avançaient en tête. Soudain, il entendirent une certaine agitation derrière eux. Une voix aiguë et chevrotante se fit entendre. Instinctivement, Leven Strout s'arrêta et se retourna. Deux hommes se frayaient un chemin à travers la foule : un gros à la respiration oppressée, et un autre fluet, la peau sombre et portant les traces sanglantes de plusieurs blessures.

— Joupje Termaar ! s'exclama Strout. Je me doutais que tu ne devais pas être bien loin !

Reginald Bull s'adressa à l'homme blessé.

— Ranjit Singh ! Je te croyais depuis longtemps sur la planète Ovaron !

Les yeux de l'Indien étincelèrent.

— Je devrais y être, maréchal, répondit-il avec une conviction que nul ne lui avait encore jamais connue. Mais par chance pour vous, je me suis laissé distraire. Si je n'avais pas été là, qui sait... ? Vous seriez peut-être tous morts à l'heure qu'il est.

Une telle autosatisfaction détourna l'attention de Leven Strout de son ami Termaar.

— Voilà autre chose… grogna-t-il avec un certain dédain. Ranjit Singh, le sauveur de l'OMV !

— En y regardant de plus près, tu dois admettre qu'il a raison, intervint Joupje Termaar de sa voix grêle. À Parkutta, il nous a rendu la vie impossible avec ses lamentations et ses pleurnicheries. Mais ici, il a agi intelligemment. Il s'est comporté en... héros. Je crois que c'est le terme que vous employez.

CHAPITRE VI

En empruntant des voies détournées, ils atteignirent la rampe incurvée et remontèrent jusqu'au puits creusé par Heylin Kratt. Artur Prax décrivit brièvement comment lui et ses hommes avaient neutralisé l'équipage resté à bord des trois vaisseaux à l'ancre au fond de la mer. Mais il ne souffla mot de la manière dont il s'était procuré ses deux sous-marins, ni d'où il connaissait le code secret de la Flotte, ni comment il avait pu mettre sur pied une telle opération.

Les quatre cent cinquante hommes et femmes se répartirent dans les cinq véhicules de transport. Ils emmenèrent avec eux les prisonniers faits par Artur Prax à bord des trois unités ennemies. Le puits fut partiellement comblé et son ouverture rebouchée. Tous les appareils que l'on put trouver à bord des vaisseaux d'Heylin Kratt furent utilisés dans ce but. Ensuite, la puissance du générateur de champ fut réduite progressivement. La coupole d'énergie commença à se contracter pour finalement cesser d'exister.

Entre-temps, Artur Prax et Reginald Bull avaient tenu une conférence.

— Je suppose que vous avez prévu des points de chute précis pour vos hommes, dit Prax.

— En effet, confirma Bull. Ils doivent constituer des petits groupes, dont chacun rejoindra la cachette qui lui a été assignée. Des véhicules destinés à les transporter se tiennent prêts en différents endroits.

Artur Prax hocha la tête.

— Nous déposerons vos gens auprès des cachettes de ces véhicules, expliqua-t-il. Et en ce qui vous concerne personnellement, quels sont vos projets ?

Reginald Bull ricana.

— Avec quelques proches collaborateurs, j'ai l'intention de m'introduire carrément dans la gueule du loup.

— Terrania-City ?

— Oui.

— Cela tombe bien, Terrania-City est aussi notre but. Il faut admirer la prévoyance du Chef. Il était pratiquement certain que vous voudriez vous rendre dans la capitale.

— Qui est le Chef ?

Artur Prax secoua la tête.

— Je suis tenu à ne pas vous en dire davantage, répondit-il. Le Chef se réjouit à l'idée de vous faire la surprise.

Cette réponse laissa Bull songeur. Il était déjà assez surprenant qu'Artur Prax, un aphilien, utilisât des mots comme " se réjouir " ou " surprise ". Mais il était encore plus

étonnant qu'il se trouvât à Terrania-City quelqu'un pour non seulement employer ces termes, mais aussi comprendre ce qu'ils signifiaient. Il ne pouvait s'agir que d'un immunisé.

Les cinq sous-marins levèrent l'ancre. On s'assura que cette zone du Pacifique était libre de toute unité étrangère. Lorsqu'ils eurent atteint une profondeur d'environ cinq cents brasses, les véhicules mirent le cap à l'ouest. Plus tard, ils se séparèrent pour se diriger vers différents points du Pacifique. Les hommes de l'OMV furent débarqués, un groupe après l'autre, et poursuivirent leur route au moyen des véhicules qui les attendaient sur place. Reginald Bull apprit par Artur Prax que les cinq sous-marins avaient été abandonnés le long des côtes australiennes, indonésiennes et asiatiques. Celui utilisé par Prax, Bull et douze autres hommes et femmes de son entourage immédiat gagna une cache non loin de Rangoon.

Mais pendant ce temps, des événements sensationnels s'étaient déroulés dans le Pacifique Est, près des côtes de l'Amérique centrale.

♦

Dans la nuit du 16 décembre 3580, les sismographes automatiques disposés le long de la côte ouest du continent américain donnèrent l'alarme, suite à la détection d'un puissant tremblement de terre dont l'épicentre se situait à quelques centaines de kilomètres au sud-ouest de l'archipel de Revilla Gigedo.

Il s'avéra bientôt que la secousse avait été de courte durée. Mieux encore : les ondes mesurées amenèrent à la conclusion qu'il n'y avait pas eu un véritable tremblement de terre, mais plutôt qu'un corps explosif de très forte puissance avait dû sauter sur le fond de l'océan. Un raz-de-marée d'intensité modérée atteignit au petit matin la côte ouest américaine.

Le public oublia bientôt le phénomène, car aucune autre secousse ne fut enregistrée. En deux endroits seulement, on savait ce qu'il fallait penser de cet événement : aussi bien à Empire-Alpha qu'à bord du vaisseau sous-marin qui faisait route pour Rangoon, à huit cents brasses de profondeur, on avait compris ce que signifiait cet incident inhabituel. Porta Pato, la dernière base des anciens Lémuriens, venait d'être détruite.

Reginald Bull apprit la nouvelle grâce à la sonde radio lancée durant le trajet pour écouter les transmissions de surface. Il se souvint de la radioactivité extrêmement intense que les appareils de mesure automatiques avaient mise en évidence. Il avait entretemps appris les aventures vécues par Ranjit Singh et avait échafaudé une théorie permettant d'expliquer la fin de la base sous-marine.

À son avis, à la suite de l'explosion qui avait fait voler en éclats les murs du hall central et enseveli Ranjit Singh sous un tas de décombres, il devait s'être formé un foyer au voisinage des réservoirs de substance chimique. Le feu s'était lentement rapproché des réservoirs encore intacts et avait fait monter la température. Des bombes atomiques lémuriennes avaient dû se trouver dans la zone touchée par l'incendie. Leurs détonateurs travaillaient sur le principe de la masse critique : les éléments fissiles nécessaires à la déflagration étaient divisés en deux parties, dont chacune restait en dessous de la masse fatidique. À l'instant de la mise à feu, les deux parties étaient réunies pour former une masse sur-critique qui explosait immédiatement. C'était le principe de la bombe atomique conventionnelle, telle que la technologie terranienne l'avait déjà développée vers la fin du vingtième siècle. En raison des dangers que présentaient ces bombes atomiques,

les mécanismes qui contrôlaient les deux masses sous-critiques étaient dotés de sécurités redondantes, de telle sorte qu'une mise à feu accidentelle était pour ainsi dire exclue.

Mais à Porta Pato, la substance fissile avait probablement commencé à fondre sous l'effet de la chaleur, et les deux parts du matériau liquéfié s'étaient réunies. Le processus avait dû être assez lent. Le niveau de radioactivité sans cesse croissant prouvait qu'au sein de la masse en fusion, les réactions de fission devenaient de plus en plus nombreuses. Finalement, la masse critique avait été atteinte, et les bombes avaient explosé.

C'était un pur hasard si Reginald Bull et ses hommes avaient pu quitter à temps la base condamnée en compagnie de leurs alliés. Il n'était donc pas certain que les aphiliens aient eu de leur côté une perception suffisante du danger pour se mettre à temps en sécurité.

Porta Pato n'existait plus. La dernière base lémurienne venait de connaître le terme de ses cinquante mille années d'existence.

♦

Trevor Casalle ne connaissait ni satisfaction, ni colère. Il ne faisait qu'enregistrer les faits.

Le matin du 17 décembre, il enregistra que l'attaque contre Porta Pato avait été un échec. La plus grande partie de la quatrième division d'infanterie avait été anéantie, engloutie sous les flots du Pacifique. Seuls quelques hommes avaient pu en réchapper par hasard. Heylin Kratt en faisait partie. Il s'était bien aperçu que ses adversaires essayaient de prendre le large. Il avait donc scindé ses troupes d'assaut en deux sections. La première devait s'aventurer dans l'inconnu et fouiller des parties encore inexplorées de l'ancienne base. Heylin Kratt en avait pris le commandement. Lorsque l'explosion s'était produite, il se trouvait à plusieurs centaines de mètres du centre de la base et à proximité immédiate d'une sortie. Kratt devait à cette heureuse circonstance d'être encore en vie. Apparemment, la seconde section avait été sur le point de rattraper l'ennemi en fuite. Certains messages radio tronqués le laissaient à penser. Mais nul ne savait ce qui était arrivé par la suite. La seconde section avait en tout cas été décimée avant l'explosion. On devait supposer que l'adversaire avait pu s'échapper. D'ailleurs, on n'avait pas retrouvé non plus les trois sous-marins de transport de troupes qu'Heylin Kratt avait laissés à l'ancre au fond de la mer.

Pendant ce temps, la majeure partie de la quatrième division d'infanterie s'était affrontée aux robots lémuriens qui défendaient le centre de Porta Pato. Elle avait été surprise par l'explosion qui s'était produite au voisinage de ce secteur, et avait été anéantie.

Trevor Casalle supposait qu'Heylin Kratt avait pris la tête du premier groupe parce qu'il était convaincu que le second devrait affronter l'ennemi. Heylin Kratt partageait avec tous les aphiliens, même ceux dont l'intelligence était hautement développée, une peur instinctive de la mort qui s'emparait de lui face au danger, et contre laquelle la raison était pratiquement impuissante.

Trevor Casalle était le seul être humain que la lumière de la Raison pure avait illuminé au point de pouvoir contrôler parfaitement ses instincts en toute occasion. Son esprit était suffisamment fort pour réfréner sa peur en face de la mort. Pour cette seule raison, Trevor Casalle se considérait sans la moindre arrogance comme étant le plus apte à préserver et à répandre les enseignements de la Raison pure. Il en avait fait sa mission,

et il avait l'intention de se mettre dans une position qui lui permettrait de servir ce but pour toujours.

L'attaque contre Porta Pato visait en réalité beaucoup moins l'anéantissement de l'OMV que la récupération de l'activateur cellulaire porté par Reginald Bull. La possession de cet appareil était l'objectif numéro un de Trevor Casalle. L'activateur de Bull s'était distingué de tous les autres appareils du même type, car à cause d'un minuscule défaut de ses circuits (qui n'entravait en rien ses effets prolongateurs sur la vie humaine), il n'immunisait pas son possesseur contre les effets de l'aphilisme. Lorsque ce défaut avait été corrigé, Reginald Bull était retombé dans un état émotionnel et irrationnel.

Sitôt que l'activateur serait entre ses mains, Trevor Casalle projetait de faire remettre le circuit défectueux dans son état initial. Le porteur de l'activateur pourrait alors vivre une vie éternelle sans devoir renoncer aux avantages de la Raison pure.

Mais cet objectif s'était éloigné pour plusieurs raisons. D'abord, personne ne savait où Reginald Bull se trouvait actuellement. Avait-il pu partir de Porta Pato ou bien avait-il péri dans l'explosion ? Se trouvait-il toujours sur Terre ou était-il parvenu à la quitter grâce à un transmetteur ?

On avait obtenu entre-temps des renseignements sur la mystérieuse activité du transmetteur qui avait émis de très nettes impulsions vers la surface depuis les profondeurs du Pacifique. On avait détecté une seconde série d'impulsions en provenance de Château-Goshmos. Cette planète voisine de la Terre était un monde chaud et désert où vivait le peuple primitif des Mucierins. Château-Goshmos était peu adaptée aux conditions d'existence humaines. Il était néanmoins établi qu'avant la destruction de Porta Pato, une liaison par transmetteur était restée en service pendant environ deux heures entre la Terre et la planète désertique. La conclusion était évidente : la plus grande partie de l'Organisation Meilleur Voisinage avait fui vers Château-Goshmos.

Trevor Casalle avait transmis des ordres en conséquence. Une escadre de vaisseaux spatiaux fortement armés était déjà en route pour Château-Goshmos. On savait assez précisément dans quelle région se trouvait le transmetteur cible. L'escadre avait reçu pour mission de localiser et de neutraliser l'OMV. La liquidation des émotiopathes ne devait cependant pas se faire à l'aveuglette. Trevor Casalle avait donné des ordres stricts pour que Reginald Bull, dans l'hypothèse où il aurait fait partie des fugitifs, fût capturé indemne.

♦

Pâles et fantomatiques, les ruines du ghetto s'étendaient sous la lumière blafarde de la Lune. Un sentiment de tristesse s'empara de Reginald Bull. Naguère encore se dressait ici le cœur d'une ville qui avait seize siècles d'existence : Terrania-City, capitale de la Troisième Force, érigée sur les bords du Lac salé. Ses premiers bâtiments avaient été construits ici même. En ces lieux s'était dressé l'écran protecteur énergétique que les différents Blocs de la Terre de l'époque avaient en vain tenté d'abattre.

Au bout de quelques siècles, le lac n'avait plus trouvé sa place dans les plans de la ville. Seules quelques étendues de l'ancien plan d'eau parsemaient encore ça et là les vastes espaces verts de la capitale. On les avait soigneusement dessalées et peuplées de poissons exotiques aux couleurs chatoyantes. Le centre de la ville avait été classé mo-

nument historique. Quarante ans plus tôt, il existait encore à cet endroit des bâtiments dont la construction remontait à la fin du vingtième siècle.

Il n'en subsistait plus rien aujourd'hui. Avec l'avènement de l'aphilisme, les quartiers centraux des grandes villes avaient retrouvé la même fonction qu'ils remplissaient déjà seize ou dix-sept siècles auparavant : ils étaient redevenus des creusets où se rassemblaient tous ceux qui ne pouvaient plus survivre par leurs propres moyens. La disparition des émotions avait laissé la place à deux autres forces dans l'esprit des aphiliens : les instincts primordiaux et l'intellect. Un décalage s'était produit dans l'esprit humain. L'espace laissé vacant par la disparition des émotions fut occupé par les deux forces restantes. Dans de nombreux cas, l'intellect se montra plus fort que l'instinct, mais pour d'autres, ce fut ce dernier qui prit le dessus. Les individus dotés d'une intelligence inférieure à la moyenne constituèrent une nouvelle caste : celle des " instinctifs ". La peur dominait leur vie. Partout et à tout moment, l'angoisse les tenaillait. Ils n'étaient pas en mesure de subvenir à leurs propres besoins. Le gouvernement aphilien comprit bientôt que ces individus n'étaient pas rentables pour la société. Il ne vit pas d'un mauvais œil les instinctifs se regrouper dans les centres des villes, qui ne conservaient tout au plus qu'un intérêt historique dans les grandes cités et étaient de ce fait devenus suspects aux yeux des nouveaux dirigeants.

Les cœurs des grandes villes devinrent les ghettos des temps modernes. Les instinctifs y habitaient, mais ils ne s'occupaient pas de l'entretien des bâtiments et des rues. Les maisons se délabrèrent, car leurs occupants ne se souciaient plus de leur entretien. Les ghettos se transformèrent en champs de ruines sur lesquels ne surnageaient plus que quelques rares silhouettes de bâtiments à moitié démolis.

Joupje Termaar, qui était assis aux commandes, fit stopper le véhicule lorsque la zone du ghetto devint visible depuis le large périphérique. On aurait dit qu'il savait que Reginald Bull voulait s'imprégner de cette vision. Le silence régnait dans le véhicule spacieux. Les ruines grises et spectrales s'étendaient à perte de vue.

— Je vous en prie, redémarrez, dit Reginald Bull d'une voix blanche. Ce spectacle me rend plutôt nerveux.

Le véhicule s'engagea dans les ruines. Le ghetto ne présentait que peu de particularités qui auraient pu servir de points de repère. Néanmoins, Joupje Termaar conduisait avec assurance, comme quelqu'un qui connaît exactement sa destination.

Une ruine aux formes étranges apparut à la lumière de la Lune. Elle pouvait avoir été jadis un gratte-ciel, une construction typique de la fin du vingtième siècle : étroite, haute de plusieurs centaines de mètres, faite d'un quart de béton et de trois quarts de verre. Il n'en restait plus à présent qu'une carcasse d'à peine cent mètres de haut, rongée par le temps, aux fenêtres vides comme autant de regards morts.

Le glisseur contourna la ruine. Joupje Termaar posa le véhicule de l'autre côté. Non loin de son point d'atterrissage, une ouverture sombre béait dans le sol. Joupje coupa les moteurs. Lorsque le bourdonnement mourut, il se retourna et dit à ses trois passagers :

— Descendez. Le Chef vous attend !

La portière s'ouvrit. Reginald Bull, Leven Strout et Sylvia Demmister descendirent. Bull portait une lampe. Il en éclaira l'ouverture obscure et découvrit une volée de marches recouvertes de mousse, qui devait avoir servi d'accès à une cave bien longtemps auparavant.

— C'est en bas... Tout droit, leur lança Termaar depuis l'intérieur du véhicule.

Bull passa le premier. L'escalier aboutissait dans une pièce nue et rectangulaire. Une vieille lampe à incandescence brillait sur le mur à l'autre bout de la pièce. Dieu seul savait de quel musée pouvait bien provenir cette ampoule de verre ! Reginald Bull regarda autour de lui. Le rayon de sa lampe balaya les murs nus.

— Ça n'a pas l'air très accueillant, commenta Leven Strout.

Comme si ces mots avaient constitué un signal, une fente apparut dans le mur du fond, juste à côté de la lampe. Elle s'élargit rapidement et silencieusement pour former une ouverture en forme de porte. Au-delà apparut une pièce vivement éclairée qui semblait être meublée. Personne ne se montra, personne n'adressa la parole aux visiteurs nocturnes. Reginald Bull considéra l'apparition de cet accès comme une invite et pénétra dans la seconde pièce.

Elle était de taille moyenne, mesurant environ sept mètres de long et peut-être quatre de large. Le mobilier rassemblait des styles divers et donnait l'impression d'avoir été disposé ici au hasard. Il comportait une table et plusieurs sièges confortables. L'ensemble dégageait une impression agréable à la lueur de la petite plaque lumineuse jaune accrochée au plafond. Reginald Bull avisa une porte dans le mur de gauche. Il s'avança vers elle, mais elle ne s'ouvrit pas. Elle ne comportait pas de poignée ni de serrure.

— Asseyons-nous, proposa-t-il. Je suppose que notre hôte ne va pas tarder à se montrer.

Ils prirent place à la table. Plusieurs minutes s'écoulèrent. Chacun resta plongé dans ses propres pensées. Sylvia regardait tristement devant elle. Ils n'échangèrent pas une parole. Soudain, ils entendirent un bruit. On aurait dit que quelqu'un venait de heurter un meuble en faisant un geste brusque. Le bruit venait de derrière cette porte bizarre.

Reginald Bull réagit alors d'une étrange façon. Il appela à haute voix :

— Sortez donc de là, Ironside !

CHAPITRE VII

La porte coulissa. La silhouette d'un homme de haute taille et solidement bâti s'encadra dans l'embrasure. Son crâne anguleux était surmonté d'une chevelure grisonnante et ébouriffée. Un feu mystérieux couvait dans son regard pétillant d'intelligence. Sa bouche aux lèvres minces affichait un sourire amical. L'homme était enveloppé d'une cape noire qui dissimulait presque complètement les grosses bottes qu'il portait.

Il vint vers la table et demanda d'une voix bien timbrée :

— Comment en êtes-vous arrivés à penser justement à moi ?

Instinctivement, Bull, Sylvia et Strout s'étaient levés. L'homme vêtu de noir irradiait une aura qui forçait le respect.

— J'ai réfléchi à la question, répondit Bull. Je me suis demandé qui pourrait avoir fondé une organisation toujours au courant de tout, et capable d'intervenir à chaque fois qu'un danger se présente. Et après avoir éliminé un par un toute une série de candidats plausibles, il n'est plus resté que vous.

L'homme en noir hocha la tête avec un sourire.

— Je me réjouis que vous ayez une si haute opinion de moi. Je m'attendais plutôt à ce que l'OMV me tienne pour un fou incurable.

Bull conserva son sérieux.

— C'est peut-être le cas de certaines personnes, admit-il. Mais si elles voyaient ce que vous avez réalisé, elles changeraient rapidement d'avis.

L'homme en noir partit d'un grand éclat de rire. C'était un rire jovial et communicatif, qui trahissait une joie sincère. Cet homme était un immunisé. Et mieux encore : plongé dans le monde déprimant de l'aphilisme, il avait su préserver sa capacité à éprouver de la joie.

Le père Ironside, un moine franciscain, était devenu un symbole pour de nombreuses personnes depuis cette maudite année 3540 au cours de laquelle l'aphilisme avait étendu son emprise sur l'humanité. Ironside, qui avait tout juste soixante-dix ans à l'époque, était naturellement immunisé contre l'aphilisme. Sans souci de sa propre sécurité, il avait jeté toutes ses forces dans la bataille pour soutenir ceux qui subissaient le joug de la Raison pure. Il avait poussé si loin l'intrépidité que le gouvernement avait vu en lui un adversaire dangereux et avait commencé à lui mettre des bâtons dans les roues.

Le père Ironside s'était trouvé en compagnie de Roi Danton à bord du *Sol*, lorsque celui-ci avait quitté la Terre pour une destination inconnue, emportant dans ses flancs Perry Rhodan et ses fidèles qui venaient d'être bannis. En utilisant des combinaisons volantes, Ironside et Danton étaient sortis du vaisseau au moment où le géant de l'espace

ne se trouvait encore qu'à quelques kilomètres au-dessus de la surface terrestre. Ironside s'était fait remarquer de façon si tapageuse que Danton était passé totalement inaperçu, ce qui était le but de leur manœuvre.

Et quand les immunisés avaient dû finalement se résigner à passer dans la clandestinité à cause des persécutions incessantes du gouvernement, Ironside les avait rejoints. Au fond de son cœur, il était un homme de foi, et il s'était mis sans hésiter au service de l'Organisation Meilleur Voisinage fondée par Roi Danton au temps où Reginald Bull subissait encore les effets de l'aphilisme. Plus tard, cependant, le père Ironside s'était séparé de l'OMV. Il avait ressenti de l'amertume parce que l'organisation ne tenait plus du tout compte de ses recommandations. La remarque qu'il avait faite alors, en faisant ses adieux à ses compagnons pour suivre sa propre voie, résonnait encore à ses oreilles :

— Vous comme moi, nous attendons tous les deux le retour de quelqu'un. Oui, mais... Vous attendez un homme, et moi, j'attends Celui qui nous a promis Son retour il y a plus de trois mille cinq cents ans. Je ne peux pas continuer à travailler avec des gens qui sont quasiment persuadés que le salut de l'humanité dépend d'un homme, même si celui-ci s'appelle Perry Rhodan !

Ses paroles avaient paru empreintes de haine et de ressentiment à de nombreux membres de l'OMV. Mais en y réfléchissant davantage, ils s'étaient rendu compte qu'il avait raison. Non que l'OMV se fût transformée tout d'un coup en une communauté de chrétiens convaincus : ce n'était pas cette partie de la remarque d'Ironside qui avait constitué le déclic dans l'esprit de ses membres, mais l'autre, celle qui concernait leur attente du retour de Perry Rhodan. Concrètement, l'OMV se livra à une sérieuse introspection et arriva à la conclusion que toute son action passée reposait beaucoup trop sur l'espoir de voir réapparaître le Stellarque : espoir dont doutaient de plus en plus de personnes, au fur et à mesure que les années passaient.

L'OMV modifia donc sa philosophie de ce point de vue. Elle devint une communauté autonome, rompant tout lien avec le plus ou moins mythique Perry Rhodan, qui avait disparu. Elle devint un groupe opérationnel auquel le père Ironside aurait pu adhérer sans remords. Mais à ce moment, Ironside suivait depuis longtemps sa propre voie.

Il devait maintenant avoir dans les cent dix ans. Reginald Bull l'avait quelquefois vu lorsqu'il était encore chef du gouvernement, quarante années auparavant, et avait ensuite souvent entendu parler de lui quand il avait rejoint l'OMV.

— Vous nous avez sauvés d'un grand danger, dit-il. J'aimerais vous en remercier.

Ironside fit un geste évasif.

— Remerciez plutôt Celui dont je suis le serviteur, répondit-il à Bull.

— Pourquoi nous avoir aidés ?

Un sourire ironique s'étira sur le visage aux traits épais.

— Vous avez bien déjà entendu parler de mon Église... Et du devoir qu'elle se fait d'aider les opprimés ? (Il retrouva d'un seul coup son sérieux.) J'ai besoin de vous, dit-il. C'est pourquoi je vous ai sauvés.

— Vous avez besoin de nous ? répéta Bull incrédule. Pourquoi faire ?

— La Terre court à sa perte, et l'humanité avec elle. Dans leur folie, les aphiliens croient qu'ils peuvent encore empêcher la chute de la planète dans le Gouffre. Mais vous et moi, nous savons bien que c'est une illusion, n'est-ce pas ?

— On ne peut pas arrêter la chute, confirma Bull. Mais...

— Vingt milliards d'êtres humains vivent sur la Terre, reprit Ironside en lui coupant la parole. Vingt milliards d'individus qui sont sous l'emprise du Diable. (Les accents pressants de sa voix résonnaient dans la salle.) Nous devons faire quelque chose pour les libérer de cette emprise, sinon ils n'auront aucune chance en se présentant devant Dieu, quand leur dernière heure sera venue. Est-ce que vous comprenez cela ?

Reginald Bull ne se considérait pas comme un homme spécialement religieux. Mais il fut ébranlé par la conviction qu'Ironside faisait passer dans son discours.

— Nous sommes prêts à vous aider, répondit-il. Bien que nous ne voyions pas encore très bien ce que nous pouvons faire.

— Je vous le ferai savoir en temps utile, dit Ironside, visiblement satisfait du ralliement de Bull. D'ici là, considérez-vous comme les hôtes de notre communauté. Vous avez subi pas mal d'épreuves, il faut vous reposer.

— Quelle est cette communauté dont vous parlez ? voulut savoir Bull.

— Elle se nomme Logique de la Foi, répondit Ironside, une certaine fierté pointant dans sa voix. Vous ne comprendriez pas ce que recouvre ce terme, mais nous trouverons bien le temps d'en discuter ensemble.

Il ne voulut pas en dire davantage. Il conduisit ses invités par la porte qui lui avait livré passage. Il y avait là un petit vestibule que prolongeait un large couloir vivement éclairé, équipé d'un tapis roulant qui grinçait légèrement. Reginald Bull considéra la bande de transport avec étonnement. Il était évident que ce tapis roulant avait été mis en place très récemment.

Le père Ironside répondit à l'étonnement de Bull par un sourire satisfait.

— Il a été construit par les instinctifs, expliqua-t-il. Par ces gens dont on considère en dehors d'ici qu'ils ne sont plus capables de rien faire de leurs dix doigts.

Reginald Bull resta un long moment à le sonder du regard, avant de dire :

— À la première occasion, il faudra que vous me parliez longuement et en détail de cette Logique de la Foi. Se pourrait-il que nous ayons mésestimé le potentiel des instincts les plus importants ?

Ironside dodelina de son crâne anguleux.

— Vous pourrez juger demain par vous-même, quand vous en saurez davantage.

♦

Reginald Bull et ses compagnons (qu'avait rejoint entre-temps le reste de son groupe dont faisaient aussi partie Sulliman Cranoch, Oliveiro Santarem et Ranjit Singh) passèrent la fin de la nuit dans de confortables quartiers souterrains individuels. Il était vraiment surprenant de constater le luxe avec lequel l'organisation des habitants du ghetto s'était installée ici. Le père Ironside expliqua non sans fierté qu'il s'agissait là de chambres spécialement installées pour leurs invités, mais que ses hommes vivaient dans des conditions analogues.

Le lendemain matin, on servit le petit déjeuner aux membres de l'OMV dans une salle commune, dont les fenêtres étaient remplacées par des écrans géants offrant une vue d'ensemble du désert de ruines du ghetto. Ils purent se régaler au passage de quelques mets de choix, comme de la viande fraîche, des œufs de poule ou du lait de vache, toutes choses qui avaient atteint des prix astronomiques dans le monde aphilien.

Ironside arriva en compagnie de ses adjoints, Joupje Termaar et Artur Prax, après la fin du repas.

— Joupje et Artur ont promis de s'occuper de vos camarades, annonça-t-il. Quant à vous, monsieur le Maréchal d'État, je voudrais vous montrer les installations les plus importantes de cette base du ghetto.

Bull fit un geste de dénégation.

— Je vous en prie, laissez tomber les titres, dit-il avec un léger agacement. Cela me met un peu mal à l'aise...

— Hélas ! je ne peux pas faire autrement, monsieur le Maréchal, insista Ironside. Cette charge vous a été confiée par le corps législatif et le peuple de l'Empire solaire. Elle ne pourra vous être enlevée que par la mort ou par votre démission, si elle est acceptée par les autorités compétentes. Or, vous êtes actuellement devant moi, bien vivant, ce qui exclut la première hypothèse. Et je crois que vous n'avez pas encore l'intention de présenter votre démission, n'est-ce pas ?

— Non, grogna Bull. Mais ce titre semble tellement vain...

— Voilà le pire : votre manque de foi, tonna la voix d'Ironside, tandis qu'une étincelle d'amusement flamboyait dans ses yeux. Vous perdez bien trop vite espoir !

Sans un mot de plus, Bull et le moine se mirent en route. Au cours des heures suivantes, Bull apprit tout d'abord que l'organisation Logique de la Foi avait installé au niveau des anciennes caves et des garages souterrains un système de circulation qui n'avait pas à rougir de la comparaison avec les moyens de transport publics en surface de la ville. Il y avait ici des couloirs équipés de tapis roulants, de larges rues le long desquelles circulaient des véhicules dotés de générateurs antigravs, des rampes d'accès et des puits antigravs. La circulation était dense et cependant bien régulée. Les difficultés habituelles des aphiliens, qui reposaient sur le fait que chacun voulait préserver ses avantages au mépris des autres, semblaient ici bizarrement inexistantes.

— Vos gens sont tous des aphiliens sans exception, n'est-ce pas ? interrogea Bull.

— La seule exception, c'est moi... pour autant que je sache, confirma Ironside. Il faut que vous songiez que mon organisation regroupe au total dix-huit millions d'individus répartis dans toutes les grandes villes de la Terre. Je ne peux pas tous les connaître.

— Dix-huit millions... ? s'étonna Bull. Et comment arrivez-vous à les faire cohabiter dans le calme ?

— Grâce à la Logique de la Foi, répondit Ironside avec le plus grand sérieux.

— Et de quoi s'agit-il ?

— Nous pourrons en parler plus tard. Il nous reste des choses à voir.

♦

Au cours de la journée, Bull visita des ateliers dans lesquels on fabriquait des codeurs-identificateurs personnalisés répondant aux spécifications officielles, des stations radio entretenant un trafic permanent avec d'autres bases de l'organisation grâce à l'utilisation de codes de hachage et de compression, de vastes halls éclairés par des lampes solaires dans lesquels des vaches apparemment saines paissaient de l'herbe véritable, des potagers poussant à lumière artificielle, et même des salles d'instruction, où l'on enseignait aux nouveaux membres les fondements et les arguments de la Logique de la Foi.

Plus tard dans l'après-midi, les deux hommes se retirèrent dans les appartements privés du père Ironside. L'aménagement en était spartiate. Le grand crucifix qui occupait un mur nu contrastait étrangement avec l'entassement d'appareils de haute technologie

(principalement des systèmes de communication) au moyen desquels le moine se tenait au courant des événements à l'extérieur de son appartement.

Un petit automate de service primitif apporta des boissons rafraîchissantes. Ironside prit la parole.

— Vous avez des questions à me poser, je suppose.

— Une seule, répondit Bull.

— Et laquelle... ?

— Comment avez-vous mis tout cela sur pied ?

Ironside marqua un temps d'hésitation avant de répondre.

— Il y a une explication simple, mais vous ne l'accepteriez pas, dit-il finalement. J'ai reçu de l'aide. Une aide très puissante et efficace. Mais comme vous ne vous contenterez pas de cela, je dois entrer dans les détails. Vous connaissez l'idéologie propagée par l'aphilisme : la Raison domine le Monde, l'homme raisonnable domine son destin !

Reginald Bull hocha la tête.

— Oui, je connais ce slogan.

— Pour ceux qui sont réellement raisonnables, il veut tout dire et semble refléter la pure vérité. Il existe des hommes dont l'esprit ne fonctionne pratiquement plus que par l'intellect ; des hommes qui, dans leur vie quotidienne, répriment leurs instincts illogiques et peuvent se conformer à un comportement rationnel. C'est à cette catégorie d'individus que s'applique ce slogan.

» Mais combien existe-t-il d'hommes dont l'intelligence n'est pas aussi développée ? Combien existe-t-il d'hommes dont l'esprit a été dominé par les instincts après avoir perdu son contenu émotionnel ? Combien d'hommes qui ne peuvent se comporter de façon purement logique, qui sentent à chaque seconde leurs peurs latentes remonter à la surface et qui s'imaginent être traqués et poursuivis en permanence ? (Il marqua une courte pause avant de répondre lui-même à sa question.)

» Leur nombre est immense ! La majorité des hommes n'était pas prête pour l'aphilisme. Il existe des statistiques qui le prouvent. La productivité est en chute libre, la recherche stagne, et ainsi de suite. L'aphilisme a-t-il quelque chose à dire à cette population ? Peut-il apprendre à ces gens comment maîtriser leur existence ? Absolument pas ! L'aphilisme se trouve confronté à une humanité désorientée et désemparée.

» Et c'est là que j'entre en scène. Je vais dire aux plus pauvres : votre vie est pitoyable. Vous tremblez de peur et vous n'accomplissez plus rien. Vous vivez dans la saleté et la maladie, et votre vie ne vaut rien dès l'instant de votre naissance. Personne ne peut vous guérir de vos peurs, ni de votre pauvreté. Personne... sauf moi ! Vous savez combien vous vous sentez mal à l'aise. Vous connaissez votre indigence. Alors posez-moi la question : comment pouvez-vous nous guérir ? Et je vous dirai : vous devez être solidaires. Chacun d'entre vous n'a le droit de faire que ce qui ne nuit pas à son voisin. Et je vais vous donner un exemple. Quand vous allez rôder avec l'intention de voler, je vous dis de ne pas y aller seul, car les forces du monde extérieur sont diaboliquement rusées et capturent les solitaires. Il vous faut d'abord quelqu'un qui aille repérer le terrain. Il vous faut ensuite quelqu'un qui vous fournisse des armes. Et enfin, quand vous partez pour voler, vous devez être au moins trois pour pouvoir transporter suffisamment de

butin, et avoir quelqu'un qui veille à ce que les kadeux ne vous prennent pas par surprise.

Il s'arrêta et lança un regard interrogatif à Bull.

— Voilà donc ce que vous leur avez enseigné ! dit Reginald Bull incrédule.

— Oui, c'est ce que je leur ai enseigné, triompha le père Ironside. Et pourquoi pas ? Parce qu'il s'agit de pillage ? Parce que cela va à l'encontre de l'un des Dix Commandements ? Je vous dis qu'il y a des commandements plus important que celui qui prescrit de ne pas voler. Et si, pour les respecter, je dois apprendre aux gens à voler, alors je le ferai. Et je le referai chaque fois qu'il le faudra !

Il avait haussé le ton tout en parlant. Il prit son verre et avala une gorgée pour retrouver son calme.

— Ne vous inquiétez pas, je ne leur ai pas seulement appris à voler. Ce n'était qu'un truc pour attirer leur attention. En réalité, il s'agissait pour moi de leur faire acquérir un état d'esprit envers eux-mêmes et leurs camarades dont la nature ne les avait pas dotés. Je leur ai enseigné à travailler en commun. Je leur ai appris à avoir des égards pour les autres, car on en tire finalement profit pour soi-même. Je ne les laisse jamais seuls. Je les rassemble dans des lieux convenables et je les oblige à mettre leurs ressources en commun. Je leur apprends à dominer leurs peurs en leur montrant qu'ils ne se retrouveront jamais isolés au moment du danger, qu'il y aura toujours quelqu'un à leur côté pour les soutenir.

Il s'interrompit de nouveau, cherchant ses mots pendant un moment avant de poursuivre.

— Je les ai rassemblés en une communauté chrétienne. Ou bien devrais-je plutôt dire pseudo-chrétienne ? Car l'amour du prochain dont ils font preuve ne plonge pas ses racines dans l'aspiration au sacré, mais dans le fait qu'ils trouvent de meilleures conditions de vie dans cette communauté que s'ils restaient seuls. Si vous voulez, c'est une forme de christianisme assez misérable qui se construit sur la réalisation immédiate des besoins de chacun.

— Et cela vous satisfait ?

À peine Reginald Bull avait-il posé sa question qu'il se mordit les lèvres. Le père Ironside lui adressa un regard acéré. Puis, il secoua lentement la tête.

— Non, je ne peux m'en satisfaire, répondit-il, sa voix tremblant d'une colère contenue. Je voudrais aller plus loin, mais je doute que ce soit possible dans les circonstances actuelles. Je lutte contre la deuxième puissance de ce monde. Ma victoire dépend de la volonté du Tout-Puissant. Et je ne sais pas quelle est Sa volonté.

— Et quelle est cette deuxième puissance à laquelle vous faites allusion ?

Reginald Bull s'attendait à tout, sauf à la réponse que lui fit alors le père Ironside.

— Le Diable en personne... !

CHAPITRE VIII

Le lendemain, le moine exposa ses plans aux hommes et aux femmes de l'OMV.

— J'ai fondé une organisation qui est capable de gêner le gouvernement aphilien, commença-t-il. Ce que vous avez vu hier et aujourd'hui devrait convaincre les plus sceptiques d'entre vous. Mais les installations de Terrania-City et des autres grandes villes de la Terre ne sont pas les seules réalisations de l'organisation Logique de la Foi. Les fils que nous avons tissés au sein des organisations gouvernementales locales sont encore plus importants. Vous devez savoir que nous avons eu moins de difficultés que vous pour placer nos agents à des postes de responsabilité. Vos spécialistes sont des immunisés et peuvent être facilement démasqués. Les nôtres sont des aphiliens, comme l'adversaire.

» En conséquence, et à de rares exceptions près, il n'existe aucun plan, aucun projet aphilien dont nous ne soyons informés. Et lorsque nous attaquons, il ne peut y avoir aucune réaction dont nous ne soyons avertis à temps. Nous avons des armes, des hommes et un excellent réseau de communication. Nos perspectives de réussite sont telles que nous pourrions envisager et assumer la responsabilité d'une action d'envergure contre cette tyrannie inhumaine.

— Mais quels sont vos buts ? Et pourquoi avez-vous besoin de nous ? demanda Bull.

— Mon but est d'étendre la Logique de la Foi à l'ensemble de la Terre. Vous pouvez imaginer ce que cela représente à mes yeux : de meilleures chances de salut pour vingt milliards d'êtres humains. Je les arracherai aux griffes de Satan ! Mais j'ai besoin de vous pour cela, car je ne connais rien à l'administration de toute une planète. J'aurai besoin d'un gouvernement capable. Et comme nous avons parmi nous un membre du cabinet de l'Empire solaire légalement investi, je ne vois pas pourquoi je ne lui rendrais pas la charge qui lui revient de droit.

Le silence régna dans la salle après ces propos. Il fut interrompu par le bourdonnement d'un signal d'appel, qui obligea le père Ironside à tourner les yeux vers un écran posé sur son bureau. Il l'alluma. Son auditoire ne pouvait pas voir l'image. Lorsqu'il releva la tête, son visage affichait une expression amusée.

— Est-ce que vous ne vous êtes pas demandés comment l'ennemi avait pu obtenir une connaissance aussi précise de vos installations de Porta Pato ? demanda-t-il.

— Bien sûr que si, confirma Reginald Bull. Et nous n'avons pas trouvé d'explication jusqu'à présent.

— C'est bien ce que j'avais cru comprendre aux remarques que vous faisiez de temps à autre, dit Ironside. Je me suis permis de mettre quelques-uns de mes agents sur ce problème. Trevor Casalle a obtenu tous ces renseignements par l'un de vos hommes qui lui est tombé entre les mains.

— Impossible ! s'exclama Bull. Depuis que nous avons occupé Porta Pato, aucun de nos membres n'a été fait prisonnier par les aphiliens !

Ironside lui adressa un sourire ironique.

— Sauf celui-là ! rétorqua-t-il. Les aphiliens le gardent au secret depuis deux semaines environ.

Reginald Bull regarda ses compagnons d'un air incertain. Son regard croisa celui de Sylvia Demmister.

— Deux semaines… dit-il à mi-voix. C'était l'opération « Parkutta ».

— Exact, c'était Parkutta. Le coup de maître d'Artur et de Joupje, confirma le père Ironside.

— Nous n'avons perdu personne à Parkutta ! protesta Bull.

— À l'exception de Sergio, intervint Sylvia. Mais il est mort.

— Le prisonnier de Trevor Casalle se trouve dans un hôpital périphérique d'Empire-Alpha. Il a été torturé, poussé aux limites de sa résistance, et bien plus encore. Il ne fait aucun doute que c'est par cet homme que Trevor Casalle a appris tout ce qu'il savait sur Porta Pato.

— Connaissez-vous son nom ? demanda Sylvia, un mélange d'espoir et de doute peint sur le visage.

— Il s'appelle Sergio Percellar, répondit le père Ironside.

♦

Les opérations de recherche sur Château-Goshmos ne donnèrent pas le résultat escompté. Le transmetteur cible fut localisé. On découvrit en même temps des milliers de tonnes de matériels en tous genres, mais aucune trace des membres de l'organisation des immunisés.

Deux clans de Mucierins vivaient dans un rayon de deux cents kilomètres autour du transmetteur des Ploohns. Ils furent interrogés, et l'une des deux tribus fut presque exterminée parce que le chef des groupes de recherche soupçonnait ses membres de mentir. Mais même ces mesures expéditives n'apportèrent aucun indice. Compte tenu de la crainte superstitieuse qu'éprouvaient les Mucierins à l'égard des Hommes et de leur technologie supérieure, on pouvait être assuré que les pyroptères ignoraient bel et bien où étaient passés les émotiopathes. Le transmetteur était abrité dans un ancien bâtiment, qui avait jadis fait partie des installations techniques de Zeus, la reine rebelle des Ploohns. Le bâtiment fut systématiquement mis sens dessus dessous, mais on ne trouva pas de passage secret par lequel les immunisés auraient pu s'enfuir.

Bien évidemment, Trevor Casalle ne se montra guère satisfait de ces résultats. Il voulait savoir à quoi s'en tenir. Il lui vint à l'idée que les émotiopathes ne s'étaient peut-être pas réellement rendus sur Château-Goshmos. La liaison entre les transmetteurs n'avait peut-être été ouverte que pour donner le change. Casalle présenta à l'ordinateur central d'Empire-Alpha les résultats actuels des recherches, une description résumée de l'attaque contre Porta Pato, et une formalisation de ses propres réflexions. Celui-ci trou-

va la question trop complexe et la transmit à Nathan, le cerveau impotronique basé sur la Lune.

Le verdict de Nathan fut le suivant : il était hautement improbable que les immunisés fussent restés sur Terre et eussent péri dans la destruction de Porta Pato. Il ne restait donc que deux possibilités : ou bien ils étaient partis pour Château-Goshmos, comme le laissaient penser les apparences, ou bien ils n'avaient mis en service la liaison par transmetteur vers Château-Goshmos que pour produire des émissions hyperénergétiques grâce à ces deux appareils, tandis qu'ils empruntaient *incognito* une autre voie. L'auteur de la question était invité à faire réexaminer attentivement l'enregistrement des échos hyperénergétiques.

Trevor Casalle suivit ce conseil sans tarder. L'analyse montra que les séquences d'impulsions des échos énergétiques étaient surchargées par un puissant bruit de fond. Toutefois, on ne pouvait pas décider avec certitude, dans les limites de l'analyse statistique, s'il s'agissait d'un bruit de fond naturel ou bien du faible écho produit par une seconde transmission.

Ce résultat fut transmis à l'ordinateur. Il répondit en faisant la suggestion étrange d'inspecter les appareils qui avaient été envoyés par transmetteur sur Château-Goshmos. Il serait particulièrement intéressant de vérifier si les conteneurs renfermant ces machines offriraient assez d'espace pour dissimuler plusieurs milliers d'êtres humains.

À partir de ce moment, Trevor Casalle n'eut plus besoin de l'ordinateur. On vérifia en un tour de main que les conteneurs auraient effectivement pu abriter au moins dix mille personnes, ce qui était plus de trois fois supérieur aux effectifs estimés de l'OMV. Trevor Casalle savait à présent à quoi s'en tenir.

Les émotiopathes s'étaient bien réfugiés sur Château-Goshmos ! Ils n'avaient pas emprunté un par un la voie du transfert, mais s'étaient étroitement entassés dans les conteneurs servant au transport des machines. Ils avaient de plus mis en marche une forte source perturbatrice pendant la période de fonctionnement du transmetteur, si bien que les impulsions énergétiques émises par l'appareil pouvaient laisser penser qu'un second transmetteur avait fonctionné en même temps.

Leur intention était claire. L'amoncellement de machines et d'appareils éparpillés tout autour du transmetteur cible devait donner l'impression qu'ils avaient servi à une action de diversion. La mise en service de la source perturbatrice devait en outre entraîner les poursuivants sur une fausse piste. Le gouvernement de Terrania-City était censé concentrer toute son attention sur la supposée seconde voie de transfert et se détourner complètement de Château-Goshmos.

C'était logique. Ce plan était si bien conçu que Trevor Casalle était prêt à reconnaître que les émotiopathes avaient agi exactement dans cette situation comme l'auraient fait des hommes guidés par la Raison pure.

Il donna l'ordre d'envoyer deux divisions supplémentaires sur Château-Goshmos et d'intensifier les recherches.

♦

Reginald Bull regarda son interlocuteur avec étonnement.

— Et vous croyez que nous réussirons ? demanda-t-il.

Le père Ironside hocha la tête en souriant.

— Vous ne connaissez pas la situation, dit-il. La Terre exerce sur les Mucierins un pouvoir d'attraction irrésistible. Ils s'y rendent dès qu'ils en ont l'occasion, même à bord des véhicules les plus branlants. Dieu merci, il existe encore un trafic de marchandises régulier entre la Terre et Château-Goshmos. Le monde des pyroptères recèle des minéraux précieux qui sont épuisés sur Terre depuis des milliers d'années. Les Mucierins louent leurs services comme travailleurs de force. Ils travaillent avec pour seul objectif d'être emmenés sur Terre. Et quand cela ne marche pas, ils voyagent en passagers clandestins.

— Quelle est l'importance de la colonie mucierine de Terrania-City ?

— Il n'existe pas de chiffres précis. On l'évalue à huit ou dix mille individus. Leur vie est menacée à tout instant. Le gouvernement les pourchasse, car les Mucierins ne correspondent pas aux schémas aphiliens. Ils se comportent parfois de façon irrationnelle. De plus, ils répugnent au port des CIPs. À peine leur a-t-on implanté l'un de ces appareils dans le corps qu'ils le recherchent et l'extirpent. On connaît des cas de Mucierins qui se sont infligés ainsi des blessures mortelles.

Le problème des Mucierins existait déjà du temps où Reginald Bull était le chef du gouvernement aphilien. Il n'était cependant jamais remonté jusqu'à lui. Différents services administratifs en avaient été chargés.

— Il doit y avoir quelque chose qui attire les pyroptères ici, réfléchit-il à haute voix. Comment subviennent-ils à leurs besoins ?

— Ils sont travailleurs volontaires, répondit le moine. On ne peut évidemment les affecter qu'aux tâches les plus simples, mais on a justement besoin aujourd'hui de cette catégorie de personnel à cause du manque de robots. Et surtout, ils sont capables de travailler en équipe. Deux Mucierins abattent deux fois plus de travail qu'un Mucierin isolé. Alors que si vous essayez de faire collaborer deux hommes, vous n'arrivez à rien du tout. Naturellement, les Mucierins sont extrêmement mal payés. Mais même avec un solar par jour, ils mènent encore ici une vie enviable comparée à celle qu'ils connaissaient sur Château-Goshmos. Les plus malins arrondissent leurs maigres revenus par le vol à la tire. Ces pyroptères sont habiles. Ils opèrent dans l'obscurité. Ils sont nyctalopes et ils fondent sur leurs victimes sans être vus.

— Hum... fit Reginald Bull.

Après s'être accordé une courte pause de réflexion, il demanda :

— Est-ce qu'on pourra enseigner à un Mucierin les gestes techniques nécessaires ?

— Si l'appareil est assez simple, oui, répondit Ironside avec assurance.

— Et ensuite, les aphiliens mordront-ils à l'hameçon ?

Ironside sourit.

— Je sais de source sûre que voici quelques heures, Trevor Casalle a donné l'ordre d'intensifier les recherches sur Château-Goshmos. Il croit donc savoir que vous vous trouvez encore là-bas avec vos hommes. Les services de l'immigration ont été mis en alerte. On peut donc supposer que tout Mucierin arrivant directement de Château-Goshmos et semblant savoir quelque chose retiendra toute leur attention. Nous ne devons évidemment pas compter approcher Trevor Casalle de cette manière. Mais cela n'est pas nécessaire non plus. L'interrogatoire aura lieu dans un secteur extérieur d'Empire-Alpha, cela nous suffit.

Il adressa un regard interrogatif à Reginald Bull, qui donna son approbation d'un hochement de tête silencieux.

— Quand l'opération aura-t-elle lieu ? voulut-il savoir.

Ironside regarda l'heure.

— J'attends l'annonce d'une rafle contre les Mucierins, répondit-il. Si nous intervenons en même temps que les kadeux, nous produirons le maximum d'effet.

♦

Des ruines se dressaient à quelques centaines de mètres de la limite ouest du ghetto, restes d'un ancien complexe de bâtiments construit au vingt-deuxième siècle. Durant la journée, le calme y régnait, comme dans toute l'étendue du ghetto. Mais les gens qui passaient sur les axes principaux de circulation les surnommaient " la Ville aux Oiseaux " et affirmaient que la nuit, elles étaient hantées par les Mucierins.

Le père Ironside, qui connaissait le ghetto mieux que personne, savait avec certitude qu'un groupe de Mucierins s'était établi dans ces ruines. Les pyroptères, malins par nature, avaient tiré les leçons de leur expérience. Ils ne sortaient de leur abri délabré qu'un peu avant l'aube pour n'y rentrer qu'à la nuit tombée. Aucun d'entre eux ne se faisait voir ici durant la journée. Les autorités connaissaient certes les bruits qui circulaient, mais lorsqu'elles avaient placé des observateurs pour surveiller les ruines, aucun élément concret n'était venu confirmer la rumeur populaire.

Au petit matin du 22 décembre 3580, un groupe d'hommes armés jusqu'aux dents avançait le long d'un couloir souterrain en direction du champ de ruines. À sa tête marchait le père Ironside, qui avait revêtu l'habit traditionnel de son ordre : une robe de bure. Reginald Bull et Leven Strout l'encadraient. Les autres membres du groupe appartenaient tous à l'organisation d'Ironside.

Le passage débouchait à la surface non loin des ruines. À la faible lueur des étoiles, les restes des puissants bâtiments ne se devinaient que comme des ombres obscures. Le calme régnait sur la ville. À cause des économies d'énergie, l'éclairage jadis exubérant était désormais réduit à quelques sources lumineuses. Terrania-City avait l'air d'être abandonnée. L'aphilisme était dans sa phase de repos.

Il était un peu moins de trois heures. Les hommes se mirent à couvert derrière les débris épars.

— Selon mes informations, il doit y avoir une vingtaine de Mucierins dans ces ruines, dit le père Ironside. Mais on ne peut pas le déterminer à la quantité de policiers et de robots.

— Que voulez-vous dire ? voulut savoir Bull.

— On a rapporté des cas où des Mucierins se sont défendus. Cette éventualité effraye les aphiliens. Je pense qu'ils vont intervenir avec une centaine de kadeux, et environ cinquante hommes de la police régulière.

— Pourquoi des policiers ? Les robots ne suffiraient pas ?

À la lueur des étoiles, il vit que le père Ironside se permettait un petit sourire.

— Trevor Casalle a compris qu'il ne peut pas tirer grand-chose de gens qui sont paralysés par la peur au moindre danger. Il a ordonné que ses hommes reçoivent une formation au " courage rationalisé ", selon sa propre expression. Depuis lors, plus aucune intervention ne doit être effectuée par des robots seulement. Cela n'a toutefois rien changé à la peur de la mort chez les aphiliens. Les troupes d'assaut envoient les robots

devant et ne passent elles-mêmes à l'action que lorsque tout danger est écarté. Après quoi chaque soldat reçoit une médaille.

— Une médaille ? s'étonna Bull. Des médailles pour des aphiliens ? Est-ce qu'ils éprouvent quelque fierté de leurs actes ?

— Non. Mais celui qui reçoit une médaille voit automatiquement sa solde augmenter et reçoit des avantages en nature. Et c'est le genre de choses qui compte pour un aphilien.

Une voix annonça devant eux :

— Le convoi approche !

Le père Ironside se redressa et risqua un regard par-dessus le tas de décombres qui lui servait d'abri.

— Ils arrivent tous feux éteints, dit-il. Je crois que c'est parti.

♦

Les glisseurs de transport firent halte à environ deux cents mètres au sud du champ de ruines, à l'intérieur du ghetto. Des robots de type K2 en sortirent et encerclèrent pratiquement sans bruit les restes des bâtiments. Un autre groupe de combattants demeura auprès des véhicules. C'étaient des hommes qui attendaient que les kadeux eussent écarté le danger avant de prendre part eux-mêmes à l'action, exactement comme Ironside l'avait prédit. Il ne s'était pas trompé de beaucoup non plus quant au nombre de robots. Reginald Bull en dénombra un peu plus d'une centaine qui se répartirent autour du champ de ruines.

Les hommes de la LdF passèrent à l'action. Une partie du groupe devait s'occuper des robots. Avec les autres, Ironside avait l'intention d'attaquer les aphiliens restés en attente auprès des véhicules. Bull et Strout faisaient partie de ce dernier groupe.

Ils progressèrent en se dissimulant derrière des amoncellements de débris. Ironside disposa ses hommes en éventail pour enfermer le lieu d'atterrissage des glisseurs dans un demi-cercle. Ils communiquaient entre eux par de minuscules radios conventionnelles qu'ils portaient au poignet. Lorsque le positionnement fut terminé, Ironside se releva et s'avança crânement vers les aphiliens. Ceux-ci s'exclamèrent quand ils perçurent sa présence. À la lumière vacillante des étoiles, Reginald Bull vit que les canons de leurs armes se dirigeaient vers l'homme intrépide. Il s'arrêta devant les policiers et les examina, avant de trouver celui que ses insignes désignaient comme étant le chef de la section d'assaut.

— Vous avez cinq minutes pour rappeler vos robots et dégager le terrain, dit Ironside d'une voix forte, qui portait loin dans la fraîcheur du petit matin.

— Vous êtes un malade mental ! répondit l'officier sur un ton tranchant. Considérez-vous comme notre prisonnier !

— Nous allons bien voir qui est un malade mental ici, gronda le père Ironside.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le moine fondit sur l'officier et le saisit à la gorge. Grâce à sa poigne puissante, il le souleva de terre sans difficulté et se mit à le secouer. L'un des policiers s'écarta sur le côté pour prendre Ironside dans son angle de tir. Il pointa le canon de son fuseur dans le dos du moine.

À ce moment, une lueur blafarde jaillit d'entre les décombres en même temps qu'un bourdonnement aigu. Le policier poussa un cri d'épouvante et tomba sur les genoux en gémissant. La salve du fuseur l'avait atteint de plein fouet.

La seconde d'après, l'enfer se déchaînait. Les hommes de la LdF surgirent de derrière leurs abris et se jetèrent sur les aphiliens. Ironside se tenait au beau milieu de la mêlée. Il ne portait pas d'arme et se battait seulement avec ses poings redoutables. Il rugissait et tempêtait tout en se battant, et sa voix était assez puissante pour couvrir le vacarme qui l'entourait.

— Espèce d'affreux mécréant ! Reste ici, lâche ! Que pensera de toi Trevor Casalle si tu t'enfuies à toutes jambes ?

Le claquement d'une gifle fut suivi d'un cri perçant.

— Allez, viens ici, mon gaillard, sinon, tu n'auras pas ta médaille ! Veux-tu bien t'arrêter, misérable freluquet... !

Là où Ironside passait, l'herbe ne repoussait plus. Il ne tuait personne, mais se contentait de mettre l'adversaire hors de combat. C'était une bataille homérique qui était en train de se dérouler sous le scintillement des étoiles. Les hommes des la LdF n'utilisaient que des fuseurs. Les quelques aphiliens qui voulurent se défendre avec leurs radiants manquèrent leurs cibles sous l'effet de la panique ou bien n'arrivèrent même pas à faire feu.

L'ordre de repli fut donné aux robots. Reginald Bull tourna les yeux vers les ruines et vit les kadeux se mettre en marche. Leur supérieur les avait rappelés. Sur l'instant, les Mucierins étaient moins importants pour lui que sa propre sécurité. Mais les robots n'allèrent pas loin. Les hommes de la deuxième section d'Ironside étaient à l'affût. Un tir nourri de fuseurs lourds jaillit des endroits où ils étaient dissimulés. La centaine de kadeux disparut derrière un mur de flammes duquel monta une série d'explosion à intervalles de plus en plus rapprochés.

Ce spectacle donna le coup de grâce aux dernières velléités de résistance des aphiliens. Ils se ruèrent vers leurs véhicules en poussant des cris de panique. Ils s'y entassèrent et mirent les moteurs en marche. Ils n'avaient plus pour seul objectif que de se mettre en sécurité le plus rapidement possible. Les premiers glisseurs partirent à moitié vides, alors que les hommes étaient encore en train de s'entasser sur la plate-forme du dernier de la file. Certains d'entre eux tombèrent au moment de son départ précipité et restèrent étendus, assommés, parmi les débris du ghetto.

Ironside ne perdit pas de temps. À la tête de son groupe, il marcha à grands pas vers les ruines. Il fit un large détour pour éviter les carcasses fumantes des robots. Les hommes de la deuxième section avaient repris leurs positions et restaient vigilants, afin de ne pas se laisser surprendre par une éventuelle seconde attaque des aphiliens, peu probable pour autant qu'on puisse en juger.

Ironside s'arrêta au pied des grandes ruines. Reginald Bull, qui s'était reculé de quelques pas à sa demande, l'entendit émettre des sons aigus. Il parlait dans le langage des Mucierins, qui utilisait des fréquences relevant en partie des ultrasons. Une minute s'écoula, puis une haute silhouette se détacha dans l'ombre des ruines. On pouvait nettement distinguer le crâne plat qui se rétrécissait en pointe vers la bouche, ainsi que les oreilles triangulaires ornées de touffes de poils dressées sur le sommet du crâne. Le dos de l'être étranger avait l'air surdéveloppé : c'étaient les paquets de muscles vigoureux au moyen desquels les Mucierins actionnaient leurs ailes qui donnaient cette impression. Les ailes par elles-mêmes, minces comme de la peau mais très résistantes, venaient se rattacher dans le dos. Elles s'étendaient des épaules jusqu'aux mollets.

Le Mucierin adressa quelques mots au père Ironside dans un intercosmos approximatif. Puis, ils entrèrent tous les deux, le moine et le pyroptère, dans le bâtiment en ruine.

CHAPITRE IX

Il s'écoula tout au plus dix minutes avant qu'Ironside ne réapparût. Un groupe de Mucierins le suivait à quelques mètres de distance. Reginald Bull en dénombra treize.

— La plus grande partie de leur groupe s'est décidée à venir avec nous, expliqua Ironside. Mais huit d'entre eux veulent chercher leur salut ailleurs.

Il n'en dit pas plus. Les hommes de la LdF et les Mucierins disparurent dans le passage souterrain, dont l'accès était si habilement masqué qu'il ne pouvait être découvert sans une exploration systématique. Le ghetto était de nouveau aussi désert et abandonné qu'auparavant. Seules les carcasses des robots fumaient encore, et quelques ombres allongées marquaient les endroits où des aphiliens étaient tombés sans connaissance. Bull et Ironside passèrent la journée à discuter avec les Mucierins. L'un d'entre eux faisait office de porte-parole. C'était un individu jeune d'une taille remarquablement élevée et aux écailles d'un violet très prononcé. Il s'appelait Viioy, et il tenait à ce qu'on utilisât ce nom pour lui parler. Il se différenciait par là complètement de la plupart de ses congénères, qui croyaient pouvoir accélérer le processus d'assimilation en s'affublant de noms terraniens.

Vers la fin de l'après-midi, il s'avéra que Viioy et ses Mucierins étaient prêts à accomplir ce qu'Ironside et Bull attendaient d'eux. Selon les usages des Mucierins, l'accord fut scellé lors d'un cérémonial consistant à manger de la viande crue et à boire de l'eau salée.

La gratitude n'était pas le moindre facteur qui avait poussé Viioy à répondre positivement à la demande des Terraniens. Lui et ses hommes (" hommes " était un terme qu'Ironside utilisait souvent, en accord avec les Mucierins, pour souligner qu'il ne faisait aucune discrimination entre les Terraniens et les pyroptères) savaient que sans l'aide d'Ironside, ils seraient morts ou enfermés dans les geôles aphiliennes à l'heure qu'il était. Leur reconnaissance était sincère et authentique. Ironside ne leur avait rien dissimulé des dangers de l'opération à laquelle ils allaient participer. Et malgré tout, ils étaient prêts à l'aider.

♦

La nouvelle de l'échec de la rafle contre les Mucierins ne remonta pas jusqu'à Trevor Casalle. Le dictateur ne s'occupait pas de pareilles broutilles. Mais il fut par contre bien renseigné sur un autre événement : pendant le déchargement d'un cargo spatial, qui était arrivé avec une cargaison de matières organiques de Château-Goshmos, et devait à la suite de ce voyage subir une désinfection complète, on avait découvert quatre passagers clandestins dans une soute. Il s'agissait de Mucierins du clan des Yii-Kay, comme

le prouvaient les ornements de leurs lourdes capes. Ces Mucierins ne parlaient qu'à peine l'intercosmos. Il apparut cependant à leurs déclarations difficilement compréhensibles qu'ils étaient venus sur Terre pour rendre compte d'un événement étonnant. Ils avaient d'abord essayé de quitter Château-Goshmos à bord d'un vol régulier, mais avaient été repoussés. Ils avaient donc tenté leur chance en tant que passagers clandestins. Le clan des Yii-Kay était l'un des deux qui résidaient à proximité du transmetteur des Ploohns.

Trevor Casalle ordonna que les quatre Mucierins fussent d'abord soumis à un examen préliminaire. S'il s'avérait au cours de cet examen que ces individus étaient au courant de quelque chose d'intéressant, alors seulement Heylin Kratt prendrait l'affaire en mains. Il donna tout de même pour instructions à ses exécutants de traiter les Mucierins avec prévenance, et sans extérioriser ce mépris dont on faisait habituellement preuve vis-à-vis des " primitifs ". Trevor Casalle accordait de l'importance à l'obtention des informations relatives à l'OMV éventuellement détenues par ces Mucierins.

Les recherches sur Château-Goshmos, bien que menées par les effectifs de cinq divisions, n'avaient pour l'instant apporté aucun résultat. Et Trevor Casalle en espérait d'autant plus de la déposition des quatre passagers clandestins.

♦

Le fonctionnaire considéra d'un air renfrogné les quatre étrangers à tête de chauve-souris qui se tenaient debout devant lui, enveloppés dans leurs somptueuses capes ornées. En tant qu'aphilien, il n'était absolument pas sensible à un tel étalage de luxe. Si cela n'avait tenu qu'à lui, les Mucierins auraient été contraints de se défaire de leurs capes. Mais les pyroptères auraient considéré cette attitude comme un affront, ce qui aurait été à l'encontre des ordres exprès venus de très haut.

La pièce dans laquelle devait avoir lieu le premier interrogatoire se situait à la périphérie du centre de commandement d'Empire-Alpha. Par mesure de prudence, les pyroptères avaient subi à leur insu une radiographie lorsqu'ils avaient passé la porte. Mais comme les ornements de leurs capes se composaient en grande partie de métal, cet examen n'avait rien apporté de concluant. Le fonctionnaire, un habitué de ce genre d'interrogatoire préliminaire, avait deux kadeux sous ses ordres. Ceux-ci se tenaient de chaque côté de son bureau.

— Vous venez de Château-Goshmos ? demanda-t-il pour entamer l'interrogatoire.

— Oui, chantonna le plus grand des Mucierins.

— Vous êtes du clan des Yii-Kay ?

— Oui.

— Et vous êtes venus sur Terre en passagers clandestins ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Nous voir... pépia le Mucierin. Hommes... Étrangers... Soudain là... Puis disparaître...

— Pourquoi n'avez-vous pas quitté le vaisseau aussitôt après l'atterrissage ?

Il fallut un moment au Mucierin pour comprendre le sens de la question. Puis, il répondit franchement et sans détours.

— Nous... avoir peur !

Le fonctionnaire était provisoirement satisfait avec cette explication et il passa à un autre sujet.

— Comment étaient les hommes que vous avez vus ?

— Hommes... comme toi, répondit le Mucierin.

— D'où venaient-ils ?

— Du temple...

Avant que le fonctionnaire ne pût poser la question suivante, un bruit strident se fit entendre.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Le... signal, dit le grand Mucierin.

Au même moment, il ouvrit sa cape. Ses mains, qu'il avait soigneusement dissimulées jusqu'ici sous son vêtement métallisé, apparurent au grand jour. Le fonctionnaire poussa un cri perçant en s'apercevant qu'il tenait deux fuseurs de calibre moyen.

Les armes tirèrent à deux reprises. L'un des kadeux bascula et s'effondra sur le sol. Le second fut touché dans ses œuvres vives et explosa. Le fonctionnaire fut arraché de son siège par le souffle de la déflagration et projeté contre le mur. Il s'affala sur le sol et resta allongé, assommé.

Viioy et ses compagnons s'étaient jetés au sol en un clin d'œil. L'onde de choc de l'explosion passa au-dessus d'eux et arracha de ses gonds la porte qui isolait le bureau du couloir d'accès.

— Sortons ! cria Viioy aux trois autres Mucierins dans la langue de son peuple.

Ils se remirent prestement debout et se ruèrent hors de la pièce. Le couloir était vide, mais une sirène d'alarme hurlait dans le lointain. Viioy savait que tout allait maintenant dépendre de sa rapidité. Lors de leur arrivée, il avait discrètement repéré les lieux et constaté que leur disposition correspondait parfaitement à la description que lui en avaient faite les deux Terraniens. Il savait donc exactement où se rendre.

À la tête de ses hommes, il s'engagea au pas de course dans un long et large corridor. Il devina un groupe d'hommes loin devant lui. Viioy fit feu sur eux. Il ne les atteignit pas, il ne le voulait d'ailleurs pas. Mais ils se dispersèrent en poussant des cris de frayeur et disparurent dans les pièces qui s'ouvraient de chaque côté du couloir.

Viioy reconnut le signe : une croix rouge lumineuse, qui semblait flotter au milieu du couloir. Un large portail de glassite translucide se trouvait sur sa gauche.

— Ici, siffla le Mucierin.

Les pyroptères rejetèrent leurs capes métallisées en arrière, découvrant les tenues moins luxueuses qu'ils portaient au-dessous. À cause de la rigidité que leur conféraient leurs ornements métalliques, les capes restèrent debout sur le sol comme des sacs renversés.

Les Mucierins se disposèrent en un cercle étroit. Viioy ne comprenait pas grand-chose aux techniques utilisées par les Humains. Il savait seulement que l'agencement artistique des ornements métalliques contenait les circuits nécessaires au fonctionnement d'un transmetteur.

— La batterie... Vite ! ordonna Viioy.

Chacun des quatre Mucierins sortit un petit boîtier. Ils les assemblèrent pour former un microgénérateur (ce que Viioy désignait par le terme de " batterie ") qui alimenterait en énergie le petit transmetteur. Viioy appuya lui-même sur le contact. Il transmit en-

suite le signal convenu à l'aide du radiocom que le père Ironside lui avait fixé au poignet.

Viioy regarda autour de lui. Le couloir était toujours désert. Mais un bruit étouffé et rythmique se faisait entendre dans le lointain. Les kadeux étaient en marche !

À cet instant, un arceau multicolore constitué de pure énergie commença à se former entre les quatre capes...

♦

Les déplacements des quatre Mucierins avaient été suivis depuis le ghetto grâce aux signaux émis par un minuscule émetteur intégré à la cape de Viioy. Personne ne savait a priori à quel endroit on allait emmener les pyroptères. Les secteurs périphériques d'Empire-Alpha couvraient une vaste surface, au sein de laquelle l'hôpital où était retenu Sergio Percellar ne représentait qu'un point minuscule. Le père Ironside était prêt à donner le signal de l'attaque dès que Viioy arriverait avec ses compagnons à proximité de cet hôpital.

Par une chance extraordinaire, le signal de l'émetteur se stabilisa à quelques dizaines de mètres seulement de l'entrée principale de l'hôpital. En constatant que le signal s'immobilisait, le père Ironside déduisit que l'interrogatoire des Mucierins venait de commencer. Il donna le signal de l'action, que Viioy capta sur son radiocom.

Reginald Bull se tenait prêt avec ses troupes dans la salle où le transmetteur avait été installé. Leven Strout, Sulliman Cranoch, Oliveiro Santarem et Ranjit Singh l'accompagnaient, en plus de dix hommes de la LdF. On avait presque dû recourir à la force pour dissuader Sylvia Demmister de prendre part à l'opération.

Peu de temps après, Viioy envoya l'accusé de réception du signal. Reginald Bull fut le premier à entrer dans le transmetteur. Il ressortit dans un large couloir haut de plafond. Il était juste devant une porte de glassite translucide marquée d'une croix rouge. Le même symbole flottait loin au-dessus de sa tête dans le corridor. Il vit les quatre capes veinées de métal des Mucierins qui constituaient les circuits du transmetteur. Viioy et ses compagnons assuraient la surveillance du couloir, répartis deux par deux de chaque côté. Bull s'écarta pour laisser la place aux hommes qui le suivaient par le transmetteur.

Ils avaient soigneusement mis au point leur plan d'action.

— Strout... Surveillez le couloir ! Veillez à ce que les Mucierins se mettent en sécurité. Ranjit, tu viens avec moi !

Tremblant, le petit homme se résigna à son destin. La porte de glassite s'ouvrit automatiquement. Reginald Bull traversa le hall d'entrée à grandes enjambées. Il arriva dans un couloir le long duquel s'ouvraient des portes donnant accès aux salles de soins. Bull s'engouffra dans une pièce aménagée en laboratoire.

— Là ! s'écria Ranjit en désignant de sa main tendue une paillasse, derrière laquelle Bull perçut un mouvement vague.

Il fut sur place en deux pas. Il empoigna l'aphilien qui cherchait à se réfugier sous la table.

— Où est Sergio Percellar ? rugit Bull à l'adresse de l'homme tremblant comme une feuille.

— Qui... ? Je ne sais pas...

— Le prisonnier ! beugla Bull en soulevant l'aphilien par le col pour l'amener à sa hauteur. Si tu ne me conduis pas jusqu'à lui, je ne donne pas un solar de ta vie !

— Oui... Je... D'accord... geignit l'aphilien.

Bull le fit passer devant lui. L'hôpital semblait comme mort. Ils passèrent devant plusieurs chambres dans lesquelles des malades se recroquevillaient peureusement contre leurs oreillers. Le personnel avait évidemment filé, y compris les médorobs.

L'aphilien indiqua finalement une chambre située à l'écart au bout du couloir. Reginald Bull y entra. Sergio Percellar était allongé sur un lit. Son visage était blême et émacié. Il se redressa sur les coudes.

— Vous... ? râla-t-il en reconnaissant Bull.

— Pouvez-vous marcher ? demanda Bull.

Au lieu de répondre, Percellar se leva simplement de son lit. Il était effroyablement amaigri et affaibli, mais un sourire réjoui passa soudain sur ses lèvres. Il ne portait que la tenue légère réservée aux malades.

— Aussi loin que vous voudrez, maréchal ! assura-t-il.

Reginald Bull refit le chemin inverse en compagnie des deux hommes. Il était grand temps. Le bruit des combats lui parvint de l'extérieur. Les kadeux étaient passés à l'attaque. Le couloir menant à l'hôpital était envahi par la fumée. Reginald Bull poussa Sergio Percellar et Ranjit Singh en direction du transmetteur, qui luisait d'un éclat mat à travers la fumée.

— On dégage ! cria-t-il.

Cet ordre s'adressait également à ses hommes. Ils reculèrent vers le transmetteur tout en tirant. Les kadeux arrivaient par deux côtés à la fois. Ils n'avaient cependant eu que peu de réussite jusqu'à présent face au feu concentré des fuseurs du commando. Les carcasses des robots commençaient à s'entasser dans le large corridor.

Reginald Bull couvrit la retraite. Il ne faudrait plus beaucoup de temps avant que les kadeux n'arrivassent aussi depuis l'hôpital, en traversant le laboratoire. Bull se replia en continuant à faire feu. Un cri strident monta de quelque part. Bull fit volte-face et se retrouva nez à nez avec un kadeux qui venait de surgir de la fumée en brandissant son arme.

Instinctivement, Bull se jeta sur le côté. Il entendit alors au-dessus de lui le bruit d'un battement d'ailes. Une ombre le recouvrit. Le robot hésita une fraction de seconde avant de relever le canon de son arme. Reginald Bull fut frôlé par une aile membraneuse. Il y eut le sifflement caractéristique d'un fuseur... et le robot vacilla avant de basculer vers l'avant.

Une silhouette parut se matérialiser devant Bull, comme surgie du néant : une peau écailleuse et violette, une musculature puissante, un sourire découvrant des dents pointues et acérées. C'était Viioy.

— Toi, gros homme, et moi... amis ! pépia-t-il.

Ils franchirent côte à côte l'arceau énergétique du transmetteur. Reginald Bull déposa rapidement la capsule explosive qui détruirait le transmetteur dans un délai de quelques secondes, ôtant à l'ennemi toute possibilité de les suivre.

Dans la même seconde, Bull et Viioy se rematérialisaient en sécurité, dans une salle souterraine du ghetto.

♦

Sylvia Demmister accueillit Sergio, qu'elle avait tenu pour mort, avec un mélange de passion et de circonspection qui forçait l'admiration. Sergio avait toujours besoin de soins. Naturellement, Sylvia tint à veiller sur lui en permanence. Selon l'opinion des médecins de la LdF, Sergio pourrait se remettre des tortures que lui avaient infligées les aphiliens. Mais le processus de guérison serait lent et difficile.

Comme prévu, les hommes d'Empire-Alpha lancés à la poursuite du commando qui avait enlevé Sergio Percellar étaient tombés dans le vide. Le père Ironside avait réutilisé avec succès la ruse de Reginald Bull. Un troisième transmetteur installé dans les montagnes de Gurban-Bogdo, au nord de la ville, avait été activé juste au moment où le commando s'était introduit dans Empire-Alpha, et une autre fois encore lorsque Reginald Bull et ses hommes s'étaient repliés. Les échos énergétiques du transmetteur télécommandé étaient plus nets que ceux produits par l'appareil du ghetto.

Au cours des jours qui suivirent, Gurban-Bogdo grouilla de sections de recherche aphiliennes. Mais avec la fin de l'année, la région retrouva sa tranquillité. Le gouvernement semblait avoir fait son deuil de l'arrestation des auteurs de l'enlèvement de Sergio Percellar.

♦

À Empire-Alpha, l'année ne tirait pas à sa fin. Les aphiliens comptaient le temps selon un nouveau calendrier. La date du 31 décembre 3580 ne signifiait rien pour eux.

Trevor Casalle avait dû admettre qu'une partie importante de son plan d'ensemble avait échoué. Les opérations de recherche sur Château-Goshmos avaient cessé. On n'avait pas retrouvé la trace de l'OMV. Casalle était cependant enclin à mettre sur le compte des émotiopathes l'attaque contre l'hôpital qui s'était achevée par l'évasion du prisonnier Percellar. Mais sur le plan intellectuel, cette explication ne le satisfaisait pas complètement. Il avait du mal à admettre que l'OMV pût mobiliser une force d'action aussi importante si peu de temps après avoir été chassée de Porta Pato.

Cette question, correctement formulée, fut soumise à l'ordinateur central. Avec l'aide de Nathan, le calculateur parvint à la conclusion qu'il devait exister une organisation restée inconnue jusqu'à maintenant et disposant de moyens considérables, et qui collaborait avec les restes de l'OMV.

Trevor Casalle chargea ses services de traquer cette organisation. De son point de vue, il considérait l'affaire comme close. Il avait certes délogé l'OMV de son repaire, mais il n'avait pas réussi à s'emparer de l'activateur cellulaire de Reginald Bull. Telles étaient les bases sur lesquelles il devait continuer.

Sa prochaine tâche était clairement définie : Médaillon, Château-Goshmos, ainsi que la Terre et la Lune fonçaient toujours plus vite vers cette instabilité de la structure cosmique quintidimensionnelle que l'on nommait généralement le Gouffre. Le Gouffre constituait un passage énergétiquement instable vers l'hyperespace. Si la Terre y était attirée, elle n'avait que peu de chance de survivre à cette chute. Mais en même temps que la Terre, ce serait l'humanité qui disparaîtrait, et avec elle les enseignements de la Raison pure.

Si Trevor Casalle avait été capable de penser de cette façon, il aurait considéré comme un devoir sacré l'obligation qu'il se faisait de protéger la Terre et la Lune de leur chute dans le Gouffre.

♦

Le père Ironside avait un problème. Ces derniers jours, il était souvent resté enfermé dans ses appartements pour réfléchir. Viioy et ses douze Mucierins en étaient la raison. Ils avaient décidé de rester avec l'organisation d'Ironside. Ce dernier s'était ouvert de ses réflexions à Reginald Bull au cours d'une conversation.

— Ces créatures nous sont totalement étrangères, dit-il. Et pourtant, elles sont plus proches de nous que les aphiliens. Elles possèdent encore un cœur. Elles éprouvent encore quelque chose. Leur intelligence est vive, mais elle n'est pas éduquée. Leur vie est essentiellement basée sur les émotions.

— Vous avez raison, approuva Bull qui croyait deviner où Ironside voulait en venir.

— On n'a pas le droit de les laisser dans l'incertitude, poursuivit le moine avec ferveur. Ma mission est claire !

Il se leva soudain. Une lueur de joie s'était allumée dans son regard.

— Je vais leur faire un récit, dit-il. Le récit de la vie d'un homme qui a changé l'eau en vin, guéri les aveugles et ressuscité les morts. (Son visage rayonnait quand il regarda Reginald Bull.) Oui, c'est ce que je vais faire ! insista-t-il. Leur cœur n'est pas si endurci que mon message ne puisse avoir d'effet sur eux. Il doit être possible d'arracher ces treize âmes au Diable qui nous a envoyé Trevor Casalle... !

FIN

Le père Ironside, moine de son état, a dû éprouver bien de l'amertume en comprenant que son zèle missionnaire demeurait sans le moindre effet sur les êtres humains aphiliens. La foi qu'il défend ne relève pas de la logique, et des esprits dont le contenu ne se résume plus qu'aux instincts d'un côté et à l'intelligence de l'autre ne peuvent qu'y rester fermés. Dans le monde aphilien, un missionnaire est tout aussi parmi les pauvres dont l'intelligence est insuffisante pour maîtriser les difficultés créées par le nouvel ordre social.

Chez des millions d'hommes, l'apparition de l'aphilisme s'est traduite, à cause d'influences biologiques ou d'une intelligence inférieure, par une explosion de la sphère des instincts, tandis que l'expansion de leur intelligence restait relativement réduite.

L'humanité dans l'aphilisme

déplacé qu'un représentant en congélateurs chez les Esquimaux.

Mais il serait plus facile à un marchand de congélateurs de se résigner. Il aurait vite fait de comprendre qu'il ne peut rien vendre à un Esquimau, avant de renoncer. À l'opposé, quelle peut être l'attitude du père Ironside, qui est intimement persuadé d'avoir reçu sa mission de Dieu, et n'a pas de ce fait la possibilité de s'y soustraire ?

Malgré sa foi profonde, le père Ironside est un homme très pragmatique. Il a compris qu'il a tout autant de chances de faire comprendre l'Évangile aux aphiliens qu'aux poissons de l'océan. Mais il lui reste une autre possibilité : il peut essayer d'atténuer les conséquences anti-chrétiennes de l'aphilisme. Il base le point de départ de son action là où les effets de l'aphilisme sont les plus redoutables, à savoir

Trevor Casalle présente le cas exactement inverse : la place libérée par les émotions a été chez lui presque entièrement occupée par l'intelligence, et ses instincts sont demeurés dans leurs limites précédentes. À cause de cette évolution malheureuse, ces pauvres diables sont retombés de plusieurs échelons le long de l'évolution humaine, et ont retrouvé l'état archaïque des pré-humains. La peur de la mort les étreint en permanence. Le monde qui les entoure n'est pour eux qu'un ennemi qui menace leur vie. Ils ne sont pas en mesure de s'imposer face aux aphiliens normaux armés d'une intelligence renforcée. La peur les empêche d'exercer un travail régulier. Le gouvernement aphilien aurait sans doute rencontré de sérieuses difficultés avec ces malheureux si leurs angoisses permanentes ne les avaient

poussés à se séparer du reste de l'humanité et à se replier dans les cœurs labyrinthiques des anciennes cités. Les aphiliens comprirent l'intérêt de se débarrasser à si bon marché de ces ingouvernables et les laissèrent tranquilles. Les aphiliens normaux leur abandonnèrent les centres des villes, qui tombèrent peu à peu en ruines et devinrent des ghettos. Les ingouvernables vécurent leurs vies misérables dans ces ghettos.

C'est à ce point qu'intervient le père Ironside. Il sait que tout ingouvernable est parfaitement conscient de son état pitoyable et que son instinct de conservation le pousse à améliorer ses conditions de vie.

La première entreprise d'Ironside consista donc à rassembler d'abord quelques dizaines d'ingouvernables, sans avoir honte de recourir au besoin à la force pour atteindre son but, et à les confiner dans un espace réduit. Il mit fin lui-même aux frictions qui apparaissaient entre les prisonniers en ayant recours à ses poings. Il accomplit ainsi une sorte de conditionnement : les ingouvernables apprirent que le voisinage d'un autre homme ne représente pas obligatoirement une menace. Au bout de quelques semaines, son groupe test avait atteint le but recherché : une vingtaine d'ingouvernables vivaient au sein d'une communauté dans laquelle il n'existait presque plus de dissensions.

La deuxième phase du projet (qu'Ironside baptisera plus tard du nom de « Logique de la Foi ») consista à faire comprendre à chacun des membres du groupe test le potentiel de travail contenu dans leur communauté. Grâce à une instruction dirigée, soutenue par des exercices pratiques, il fit sentir à ses élèves que si un homme isolé a du mal à se procurer sa nourriture, une cinquantaine de personnes travaillant ensemble peuvent se procurer des vivres pour plus d'une centaine.

Il ne chercha pas à faire comprendre intuitivement aux ingouvernables que la collaboration leur serait utile, mais il les convainquit par l'exemple. Ils étaient instruits par les faits. Le processus d'apprentissage était purement logique. L'esprit aphilien des ingouvernables ne put faire autrement que d'adopter les méthodes d'Ironside pour améliorer les conditions de leur existence actuelle. L'exemple fit école, et le groupe d'Ironside s'agrandit. Ses adeptes restèrent aphiliens, mais ils apprirent néanmoins à apprécier la valeur du travail d'équipe. Les ghettos commencèrent à s'organiser. Ironside forma des disciples disposant d'une intelligence suffisante pour poursuivre son travail dans d'autres cités. Ainsi se constitua au fil des années la puissante organisation de la Logique de la Foi, qui rassemble des millions d'ingouvernables étreints par la peur.

En fait, le but d'Ironside n'était pas de fonder une organisation, mais de soulager le sort des ingouvernables. C'est seulement par ce moyen qu'il voit la possibilité de s'acquitter partiellement de son devoir de missionnaire.